Illinois U Library

France
ILLUSTRATION

N° 83 — 3 MAI 1947 — 40 FRANCS

Phot. I. N. P.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A TERMINÉ SON VOYAGE EN AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Après avoir visité durant la deuxième quinzaine d'avril les principales régions de l'Afrique noire française, M. Vincent Auriol vient de rentrer à Paris. Partout, comme ici à Saint-Louis-du-Sénégal, le président, qui était accompagné de MM. Moutet, ministre de la France d'outre-mer, Jacquinot, ministre de la Marine, Monnerville, président du Conseil de la République, a reçu un chaleureux accueil de la part de la population indigène.

(Voir pages 430 et 431 notre reportage photographique sur le voyage présidentiel.)

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

APPLICABLE A PARTIR DU 1er MAI 1947

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

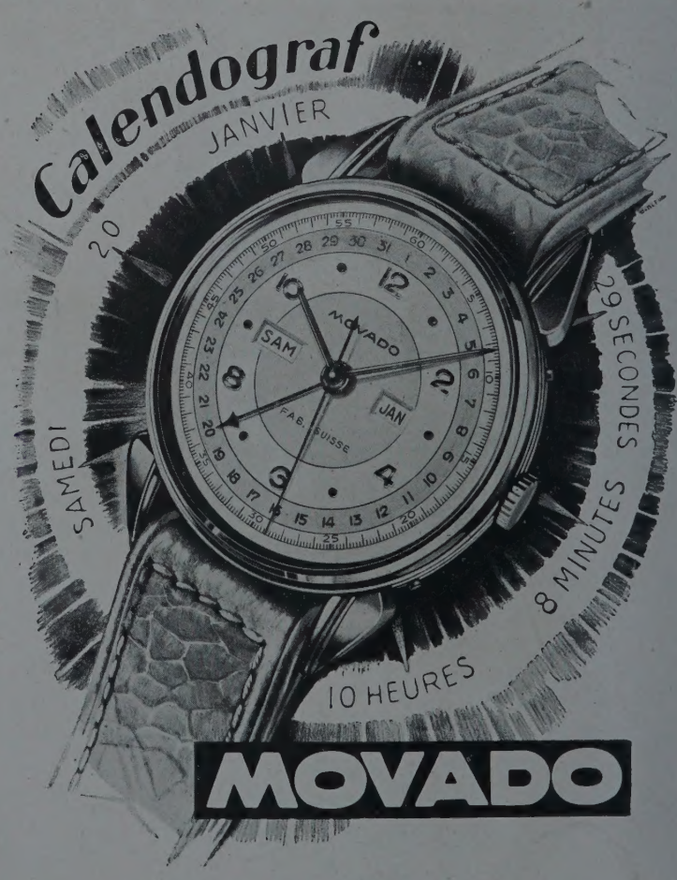
FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois **180 fr.**
Étranger . . . . . 6 mois **230 fr.**

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 10 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.



France ILLUSTRATION

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 83 • 3 MAI 1947

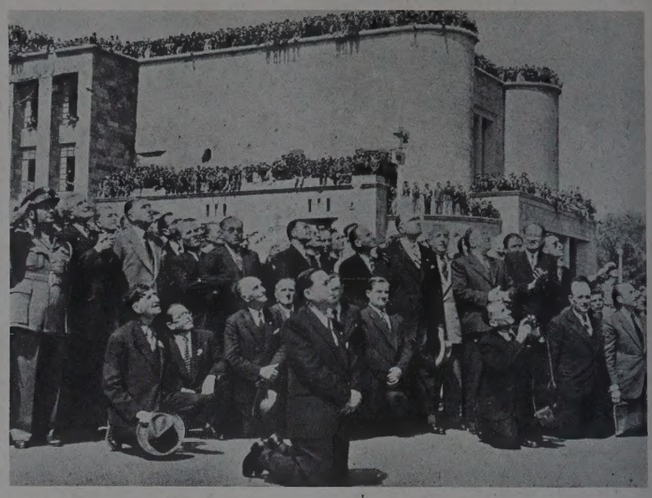
GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LE GOUVERNEMENT DÉCIDE D'APPLIQUER LE PLAN DE DÉTRESSE POUR LE PAIN

Le jeudi 24 avril, M. Ramadier, président du Conseil, a exposé à la presse, dans le salon de l'hôtel Matignon où se tiennent les conseils de cabinet, les difficultés de notre ravitaillement en blé. Le même jour, le gouvernement a dû se résoudre, ainsi que l'avait laissé prévoir l'article sur « le Grave Problème du blé » paru dans notre numéro du 15 mars dernier, à réduire la ration quotidienne de 50 grammes dans toutes les catégories de consommateurs, à l'exception de la catégorie E, qui ne subira qu'une réduction de 25 grammes. — Phot. *France-Illustration.*

UNE SEMAINE DU MONDE

Séoul. *— Lors d'une manifestation destinée à célébrer l'indépendance coréenne, de graves incidents se sont produits entre communistes et nationalistes, au cours desquels la police coréenne a dû faire usage de ses armes.*



Rhodes. *— La population des îles du Dodécanèse qui viennent d'être rendues à la Grèce a accueilli avec enthousiasme et ferveur la première commission militaire grecque à son débarquement dans l'île de Rhodes.*

Le Havre. *— Le paquebot* Liberté *(ex-*Europa*), coulé accidentellement l'an dernier dans le port du Havre, vient d'être renfloué.*

Windsor. *— Les 21 ans de la princesse Elizabeth ont été salués par le tir de dix-huit bombardes sur l'esplanade du château.*

Genève. *— Le Bureau international du travail a tenu à Genève une conférence, réunissant les représentants de trois millions de mineurs, pour étudier les possibilités du développement de la production houillère mondiale.*

Berlin. *— Dans les élections aux Landtags des trois principaux pays de la zone britannique les sociaux-démocrates ont obtenu une assez large majorité, enlevant 173 sièges contre 144 aux chrétiens-sociaux et 26 aux communistes. Le nombre des abstentions a été assez élevé et a oscillé entre 30 à 40 % des inscrits.*

Helsinki. *— A la suite d'une crise ministérielle qui vient d'éclater en Finlande, le président de la République a chargé M. Yrjoe Leino, membre du parti démocrate populaire de tendance communiste, de former le nouveau gouvernement.*

Jérusalem. *— Poursuivant la campagne de représailles consécutive à l'exécution du terroriste Dov Gruner, l'Irgoun a fait sauter près de Tel-Aviv un train militaire anglais venant d'Egypte et qui transportait de nombreux officiers, des permissionnaires et des civils. L'attentat a causé une vingtaine de morts et de nombreux blessés.*

Washington. *— Le gouvernement des Etats-Unis a demandé au gouvernement hollandais de faire savoir aux autorités indonésiennes qu'il a décidé de reconnaître* de facto *le gouvernement indonésien de Java, Sumatra et Madura.*

— Par 67 voix contre 23, le Sénat américain a voté l'aide de 400 millions de dollars à la Grèce et à la Turquie que lui avait proposée le président Truman.

Rio de Janeiro. *— Le gouvernement brésilien vient de proposer sa médiation pour mettre fin à la guerre civile qui continue au Paraguay.*

Paris. *— Un service a été célébré à la synagogue de la rue de la Victoire à la mémoire des israélites morts à Dachau.*

Rouen. *— Une cargaison de lingots d'argent valant 70 millions destinés à la Banque de France vient d'arriver du Canada.*

Nuremberg. *— Le procès des industriels Terberger, Weiss, Kaletsch, Burkart, Steinbrinck et Flick, accusés de pillage des territoires occupés et de mauvais traitements à l'égard des travailleurs étrangers, a commencé.*

Paris. *— Par suite du manque de farine, un certain nombre de boulangeries de la capitale ont été contraintes de fermer leurs portes et les files s'allongent devant les boutiques qui sont demeurées ouvertes.*

ÉCHEC A LA CONFÉRENCE ?

Les trois ministres des Affaires étrangères ont quitté Moscou, laissant le quatrième, M. Molotov, sur les positions que son gouvernement lui a fait prendre et auxquelles il est resté solidement fixé. Ainsi sont closes les séances du Conseil des Quatre, dont M. Bevin nous avait déclaré, au moment où il quittait l'Angleterre pour y assister, qu'il ne fallait pas en espérer grand'chose. Prudence de diplomate ou sens aigu des réalités, peu importe, M. Bevin avait préparé son retour. Le général Marshall était resté silencieux, il pourra interpréter son silence, et c'est à Washington qu'il nous apportera dans un prochain discours les éléments d'information qui nous font défaut. Notre ministre des Affaires étrangères portait tous nos espoirs, tout au moins ceux de notre Assemblée nationale unanime. Nul doute qu'il ne recueille la même unanimité lorsqu'il présentera, avec la franchise qui lui est coutumière, le rôle joué par la France à Moscou.

Nous voici revenus aux « quatre cavaliers seuls ». Les prolongements de la conférence vont maintenant se produire et nous estimons qu'ils auront plus d'importance que la réunion elle-même. Et comment pourrait-il en être autrement ? De toute évidence, la méthode employée à Moscou éliminait la négociation et, par conséquent, la solution, le compromis qui en doivent résulter. En effet, les Quatre ont pris comme élément de discussion le rapport de la Commission alliée de contrôle de Berlin : c'est-à-dire un énorme document de quelque mille pages, séparé en chapitres. Sur chacune des neuf questions essentielles qu'il exposait, chacun des Quatre avait une position à défendre, à justifier, au besoin en critiquant la position voisine. Il devient évident que les six semaines de la conférence devaient à peine suffire à pareille procédure, et c'est de justesse que le programme a pu être terminé. Mais on est arrivé à l'épuiser : toutes les questions ont été successivement évoquées par l'un puis par l'autre. Quel temps pouvait-il rester à la confrontation, au rapprochement, aux concessions, toutes choses qui se font avec art par persuasion et, disons le mot, avec quelque secret ? Bien peu sans doute, puisque, au dire des témoins, Moscou s'est assez peu prêté à ce climat facile et de détente que Paris avait donné aux délégations pendant la Conférence du Luxembourg. On est resté très raide dans la capitale soviétique ; cette attitude découlait des faits dont les personnages restaient prisonniers. Ainsi s'est terminé le premier acte où chacun prend sa place et définit son rôle.

La première constatation que l'on peut faire, c'est que le sujet des débats était l'Allemagne et que de l'Allemagne il n'a jamais été question. C'est de la position de l'U. R. S. S., ou de la France, ou des U. S. A., ou de la Grande-Bretagne relativement à l'Allemagne que l'on a discuté, et parfois même, l'Allemagne disparaissant de la discussion, les adversaires se trouvaient face à face. On l'a bien vu dès le départ de la conférence, où les problèmes de la démilitarisation, de la dénazification, et de la démocratisation ont été en premier lieu abordés. Les positions se sont de part et d'autre prises sur les doctrines et non sur les réalités. La lecture des exposés académiques présentés par les Anglo-Saxons et par la délégation soviétique est édifiante. Avec beaucoup d'à-propos, M. Bidault a apporté dans ce tournoi l'argument qui convenait, il a introduit entre les antagonistes un personnage auquel ils ne pensaient plus : l'Allemagne avec ses 70 millions d'habitants, avec ce qu'elle représente de force même dans sa déroute présente. Le général Marshall n'a pu s'empêcher de reconnaître que le représentant de la France avait posé le vrai problème. Mais on s'est empressé de l'oublier dès le lendemain.

Le 17 mars, M. Molotov a pris la parole et pendant plusieurs heures a exposé la doctrine de l'U. R. S. S. Ce jour-là, la conférence était terminée, chacun des quatre ministres ayant successivement fait les déclarations essentielles, et il suffisait de les relire pour se rendre compte qu'elles constituaient des antagonismes apparents et, par conséquent, dès le départ aucune possibilité de négocier utilement. La doctrine soviétique est fondée sur les accords déjà existants et sur l'application striete des principes qu'ils ont posés. La Russie tire ses droits de Yalta et de Potsdam qu'elle n'entend pas laisser prescrire. Ni M. Bevin, ni le général Marshall n'avaient fait allusion à ces textes, auxquels la France ne peut se référer puisqu'elle ne les a pas signés. De la Conférence de Crimée de février 1945, Moscou tient le droit d'exiger de l'Allemagne 10 milliards de dollars de réparations à prélever sous les trois formes suivantes :

1° Enlèvement simultané de l'équipement, des machines-outils, etc. ;

2° Livraisons annuelles de marchandises prélevées sur *la production courante* ;

3° Utilisation de la main-d'œuvre allemande.

Le contrat de Yalta n'a pas été modifié à Potsdam ; au contraire, il y a été confirmé, puisque toutes les décisions qui y ont été prises l'ont été « conformément aux résolutions de la Conférence de Crimée ».

M. Molotov, avec logique, établit les propositions de son gouvernement comme découlant des décisions des engagements antérieurs ; et le problème à résoudre ne consiste plus pour lui qu'à appliquer ce qui a été décidé d'un commun accord à Yalta et à Potsdam. Et le programme s'établit en sept points qu'il faut bien énumérer :

Le *premier* est l'institution immédiate des organes administratifs centraux allemands pour l'industrie, les finances, les transports, le commerce extérieur ainsi que l'agriculture afin d'assurer l'unification de la direction des mesures économiques les plus importantes dans le cadre de l'ensemble de l'Allemagne et la préparation de l'appareil administratif allemand. Le *second* prévoit l'augmentation du niveau de la production industrielle allemande (10 à 12 millions de tonnes d'acier). Le *troisième* déclare : « Considérant que les industries de la région de la Ruhr ont servi de base principale au militarisme allemand, il faut placer cette région sous le contrôle commun de la Grande-Bretagne, de la France, des Etats-Unis d'Amérique et de l'U. R. S. S. » Le *quatrième* concerne les mesures applicables à l'ensemble de l'Etat pour assainir les finances et la monnaie. Le *cinquième* propose « afin d'assurer l'importation des matières premières et des autres matériaux nécessaires à l'industrie de paix allemande, ainsi que l'exécution par l'Allemagne d'engagements qu'elle a contractés à l'égard des Alliés » de favoriser l'augmentation des exportations allemandes. Le *sixième* est politique : il prévoit le transfert de la propriété des ententes, cartels et trusts allemands à l'Etat et de faire participer à l'exécution de ces mesures les partis démocratiques et les syndicats libres de l'Allemagne. Enfin, le *septième* point demande « de considérer comme nul l'accord intervenu au sujet de la fusion économique des zones britannique et américaine, étant donné que cet accord porte atteinte à l'unité économique de l'Allemagne ».

Cette énumération n'est pas inutile, elle explique l'évolution de la conférence à dater du jour où M. Molotov eut exposé la position défensive qu'il avait prise. On dirait que les trois ministres ont essayé successivement d'entamer cette forteresse. M. Bevin a vainement tenté de poser le problème économique, M. Molotov n'a pas refusé les propositions britanniques, le programme en sept points les admet toutes, y compris le contrôle quadripartite de la Ruhr. M. Bevin n'a pas insisté, cédant la place aux revendications françaises sur la Sarre. On se souvient du débat animé qui s'est ouvert sur cette question. M. Bidault a exigé de M. Molotov une réponse. Le ministre soviétique ne s'est pas départi des principes qu'il avait déclarés être intangibles ; il a toutefois bien voulu assurer le ministre français

que son gouvernement étudierait avec la plus grande compréhension la proposition française.

C'est alors que l'offensive américaine s'est produite : le général Marshall, à la surprise générale, a soumis à ses collègues un mémoire pour réclamer la revision de l'actuelle frontière provisoire de l'Allemagne et de la Pologne. Le document est fort long et très documenté et il se termine par une proposition concrète : la création d'une commission chargée de « préparer la revision des frontières polono-allemandes d'avant guerre pour dédommager la Pologne des territoires qu'elle a dû céder à l'est de la ligne Curzon ». Le rapport Marshall mettait en cause une situation que les Etats-Unis considèrent comme de fait, alors que les Russes et les Polonais déclarent qu'elle est réglée en droit. C'est ce que M. Molotov a rappelé avec quelque vivacité : à Yalta, les Britanniques et les Américains ont donné leur accord. A Potsdam ils l'ont confirmé, et il n'y a donc plus à revenir sur la question. M. Bevin a protesté contre la thèse russe, qui est, d'après lui, une interprétation inexacte des engagements pris à Potsdam. Mais quelle peut être la valeur d'une pareille controverse, sinon de renforcer les positions au lieu de les rapprocher. Aussi bien le général Marshall décida de rompre, et c'est une nouvelle proposition qu'il présenta à ses collègues qui pouvait réunir enfin l'unanimité : c'est le projet de traité pour le désarmement et la démilitarisation de l'Allemagne que les quatre puissances s'engageraient à poursuivre pendant vingt-cinq ans. Ce pacte à quatre a déjà été présenté par M. Byrnes. M. Molotov s'en est immédiatement emparé et l'a intégré dans les sept points de son programme : « Contrôler l'Allemagne pendant vingt-cinq ans, soit ! et, d'abord, établissons le contrôle indispensable, sans lequel il n'y a qu'illusion, celui de la Ruhr par les Quatre, c'est-à-dire revenons-en au programme et aux principes de mon gouvernement. »

C'est sur cette dernière constatation qu'aucun arrangement n'était possible que la Conférence de Moscou s'est terminée. Le problème autrichien a été mis alors sur le tapis ; peut-être espérait-on, grâce à ce prétexte, provoquer quelques concessions à l'occasion de rencontres. Il y a eu une seconde séance secrète pendant cette dernière semaine : il semble qu'elle n'ait pas eu le moindre résultat. Les ministres n'avaient plus aucune raison de persévérer dans des tentatives qui s'avéraient vaines et la conférence se terminait sur la position russe intacte.

En marge de la conférence, le 21 avril, le ministère des Affaires étrangères — le Quai d'Orsay — communiquait une note très importante : un accord à trois était signé entre la Grande-Bretagne, les U. S. A. et la France, relativement à la fixation du « quantum des exportations de charbon de leur zone d'occupation en Allemagne à destination des importateurs de l'Europe pour une période de six mois commençant le 1er juillet 1947. Les exportations seront déterminées en pourcentages de la production de charbon nette commercialisable partant de 21 % lorsque la production journalière de houille lavée atteindra 280.000 tonnes, pour s'élever à 25 % lorsqu'elle atteindra 360.000 tonnes ». Les 21 ou 25 % seront à partager entre huit Etats et la part de chacun d'eux restera faible. Toutefois, l'accord prévoit qu'après l'intégration de la Sarre à la France le charbon produit par cette région sera en totalité attribué à notre pays. Nous ne prélevons sur cette production à l'heure actuelle que 28 %. La France a donc obtenu quelques promesses et, à partir du 1er juillet prochain et pour six mois, quelques tonnes de charbon.

La Conférence de Moscou n'est en fin de compte qu'une conférence préliminaire. Le fait qu'elle soit arrivée à son terme sans rupture et que, par conséquent, elle maintienne la voie ouverte à de nouvelles réunions est un résultat positif, certains optimistes estiment que c'est mieux : un succès.

ROGER CÉRÉ.

Les suppléants des quatre ministres des Affaires étrangères réunis à Moscou pour discuter de l'élaboration du traité de paix avec l'Autriche.

M. HENRY WALLACE A PARIS

POURSUIVANT sa tournée de conférences en Europe, M. Henri Wallace, ancien vice-président des Etats-Unis, vient de passer trois jours à Paris. Invité par les principaux leaders des trois grands partis, par la C. G. T. et par diverses organisations, M. Wallace a eu l'occasion de prendre plusieurs fois la parole, tant au cours de réunions privées que devant l'Assemblée nationale. L'accueil, quasi officiel, qui lui a été réservé a suscité dans l'opinion publique et dans la presse des réactions diverses, car la personnalité de M. Wallace et sa position exacte vis-à-vis du gouvernement actuel des U. S. A. sont généralement mal connues.

On sait qu'à la suite des dernières élections présidentielles, en novembre 1944, M. Wallace, qui devait succéder à Roosevelt, a été, pour des raisons de politique intérieure, écarté de la magistrature suprême et que c'est M. Truman qui a été élu président des Etats-Unis. A ce moment, l'ancien vice-président a dû se contenter du poste de ministre du Commerce, poste qu'il n'a occupé que pendant quelques mois, car au cours de l'été dernier, après avoir publiquement désavoué la politique de M. Byrnes, politique soutenue par le président Truman, il fut obligé de donner sa démission.

Henri Wallace commença alors une vaste campagne d'opposition dans le cadre de laquelle s'inscrit cette actuelle tournée de conférences en Europe. En fait, chacun s'est demandé ce que M. Wallace représentait effectivement et surtout quel crédit il fallait accorder à ses paroles. On serait tenté de penser, vu l'importance que la presse américaine a donné à ce voyage, que M. Wallace est le champion de la plus grande partie de l'opinion américaine, mais il ne faut pas oublier que

L'ancien vice-président des Etats-Unis, à son arrivée en France, est accueilli à l'aérodrome du Bourget par MM. Marcel Cachin et Pierre Cot.

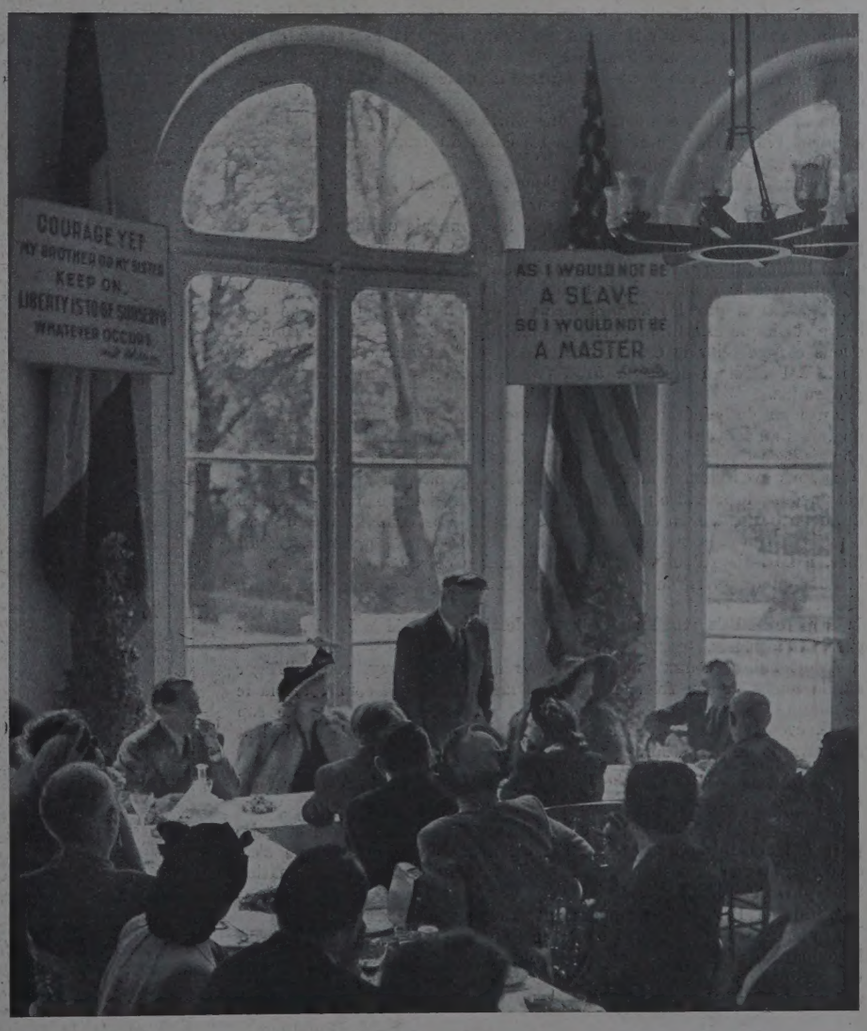
l'ancien vice-président des Etats-Unis ne représente pas un parti, mais simplement une fraction des progressistes. Sans doute cet homme dynamique, qui est un excellent orateur, a-t-il le don d'enthousiasmer les masses. Il attire la sympathie, mais certainement plus par son caractère d' « enfant terrible » que par sa réelle position politique.

Cette position est d'ailleurs assez vague. A l'image du regretté président Roosevelt, il pense qu'il faut avant tout arriver à une entente, et ce, principalement, avec la Russie, mais il ne précise pas comment il est possible d'arriver à cette entente. Est-ce dire que M. Wallace est un utopiste lorsqu'il déclare que l'U. R. S. S. ne veut pas la guerre, pas plus d'ailleurs que le peuple américain ? Certes non, et nul ne met en doute les bonnes intentions de ces deux peuples, mais le problème n'est pas là. Il n'est pas croyable qu'il existe à l'heure actuelle une nation qui ne désire sincèrement s'entendre avec l'U. R. S. S., mais il est probable que ces pays se demandent avec anxiété comment le faire. Faut-il, comme le préconise le président Truman, que les nations occidentales imposent à leur tour leur volonté, ou faut-il, au contraire, qu'elles cherchent une base d'entente, comme le souhaite Henry Wallace ? Tel est, au fond, le véritable problème. L'ancien vice-président des U. S. A. a pris position au cours de son voyage en Europe. Il estime, à l'encontre du président Truman, qu'il ne faut pas se montrer trop intransigeant, mais rien ne prouve que le président Roosevelt, s'il était encore en vie, aurait adopté cette façon de penser.

Sans doute, l'ancien vice-président, avec le réalisme de ses concitoyens, a-t-il déclaré lors de son passage à Paris que, si un système d'alliances particulières ne pouvait être évité, il valait mieux être trois plutôt que deux, mais ces paroles ne semblent pas avoir satisfait l'opinion publique d'outre-Atlantique.

Cependant les commentaires soulevés par ce voyage prouvent tout l'intérêt que le peuple américain, qu'il soit pour ou contre la politique d'Henry Wallace, porte aux problèmes internationaux.

JEAN-FRANÇOIS VIRENQUE.



M. Henry Wallace au déjeuner qui lui a été offert par la Société des intellectuels français.

LE PÈLERINAGE DE BIR-HACHEIM

Le nouveau monument recouvert des pavillons français et britannique.

En plein désert de Cyrénaïque a eu lieu, le dimanche 20 avril, une émouvante cérémonie commémorative. Il s'agissait de l'inauguration d'une plaque à la mémoire de six soldats anglais tués aux côtés des Français, en 1942, à Bir-Hacheim.

Hors de l'accident regrettable qui devait coûter la vie à l'un des pèlerins venus d'Egypte, cet événement aurait pu être un banal fait divers. Il n'en est rien.

C'est au sud de Tobrouk, à des centaines et des centaines de kilomètres de toute civilisation, à l'endroit même où se sont déroulés les furieux combats de Bir-Hacheim au cours desquels le monde entier reconnut la France, une France combattante et libre qui, les armes à la main, reprenait ces jours-là sa place à peine abandonnée aux côtés des Alliés.

Quelques familles, des compagnons d'armes et des amis des disparus s'étaient réunis là, venant de tous les coins du monde en une pieuse et silencieuse communion.

Des noms sur des tombes. Catholiques, protestants, israélites, musulmans, tombés côte à côte pour une même cause.

Des noms que la France ignore, que les Français oublient. C'étaient pourtant les meilleurs qui tombèrent en 1942 à la pointe du combat.

Le lieutenant-colonel Morel, Compagnon de la Libération, qui représentait, avec le commissaire en chef de la marine Raulin, le général Kœnig, retenu par les devoirs de sa charge à Berlin, devait en une brève et simple allocution porter le salut du chef à ses anciens compagnons et remercier le colonel Mallet des soins et du dévouement qu'il porte à l'entretien des sépultures, parmi lesquelles figure celle de son propre fils.

Au nom du général Dempsey, commandant supérieur des troupes anglaises au Moyen-Orient, le brigadier Knox, commandant des troupes anglaises en Cyrénaïque, répondit quelques instants plus tard.

« Vous avez montré aux soldats alliés jusqu'où pouvait aller l'abnégation dans le sacrifice ; les quinze jours de résistance à Bir-Hacheim devaient permettre la victoire d'El-Alamein. Vos combats mémorables sont l'une des plus glorieuses pages de l'histoire de cette guerre. C'était hier, mais aujourd'hui nous devons ensemble construire la paix. »

Puis on découvrit la plaque — une simple plaque avec six noms, six soldats.

Le père Mallek, aumônier de la 13e demi-brigade de la Légion étrangère, dit la messe.

Avant l'absoute aux morts, le Révérend Père Savey, venu d'Alger sur la tombe de son frère, prêtre également, qui avait commandé là le bataillon d'infanterie de marine avant d'être tué à la tête de son unité, évoqua avec éloquence et sensibilité la pure offrande qu'il tient aux vivants de perpétuer.

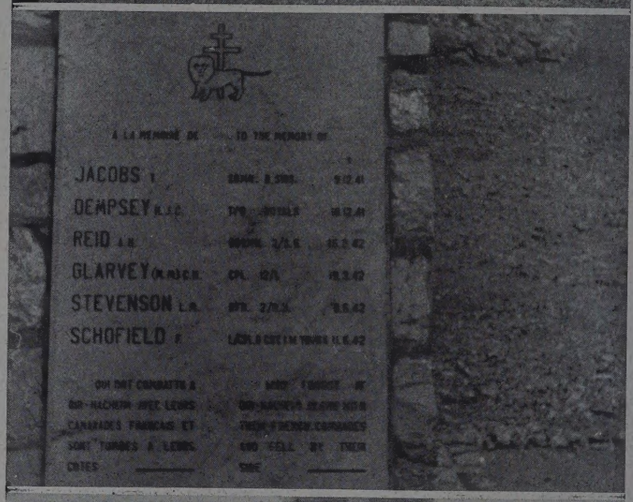
« *Vox clamantis in deserto : parate viam Domini.* » (« Voix de celui qui crie dans le désert. Préparez le chemin du Seigneur. »)

Cet appel de Jean-Baptiste est parti aussi de Bir-Hacheim et nulle part ailleurs il ne s'est fait entendre avec plus de force, ne s'est accompagné de circonstances plus tragiques, n'a affirmé sa détermination avec plus d'héroïsme.

C'était en 1942 — cinq ans bientôt, cinq ans déjà.

Les hommes qui dorment leur dernier sommeil aux côtés des Français, légionnaires, Sénégalais, Malgaches, Indochinois, dans ce coin perdu du désert libyen ont donné leur vie pour la France, pour elle seule, pour sa grandeur, son indépendance.

S.-M. Gorlin.



En haut : *le lieutenant-colonel Morel vient de prononcer son discours. A gauche, le brigadier Knox, représentant l'armée britannique.* Au milieu : *détails du monument portant les noms des six Anglais tués aux côtés des Français.* En bas : *la messe en plein désert au pied du grand monument commémorant la bataille de Bir-Hacheim, où les troupes de la France libre accomplirent des prodiges d'héroïsme.*

DE GAULLE REÇOIT LA PRESSE

« Je vous assure que, si, dans mon sentiment, la France se trouvait dans une situation normale et qui ne dût pas comporter des difficultés immenses à l'intérieur et à l'extérieur, je ne sortirais pas de Colombey-les-Deux-Eglises. »

A l'issue de sa conférence, Charles de Gaulle traverse la foule des journalistes.

Dans les salons de la Maison de la Résistance, journalistes français et étrangers ont pu, le jeudi 24 avril, soumettre le général de Gaulle à un long interrogatoire. Avec une autorité faite à la fois d'enjouement, d'humour, de gravité et de profondeur d'esprit, le créateur du R. P. F. leur a donné l'exemple de toutes les formes du talent. Chacun a pu admirer la souple et robuste élégance de sa dialectique, aussi remarquable dans la repartie prompte et vive que dans le développement des idées maîtresses.

Elles s'ordonnent, ces idées, autour d'un principe central : les partis sont nécessaires et leurs divergences aussi; mais, chaque fois que le salut public l'exige — et il l'exige aujourd'hui — les rivalités ne peuvent conduire qu'à la paralysie et à la catastrophe.

C'est là, pense le général de Gaulle, un sentiment commun à de nombreux Français. Le R. P. F. doit donner un cadre, une expression, une influence à leur instinctive opinion. Il tend à obtenir l'aménagement d'une Constitution qui n'a pu atteindre à la perfection du premier coup. Indépendance et nette séparation des trois pouvoirs, recours au système du referendum, élection du président de la République par un collège plus large qu'une Assemblée nationale soumise à la tutelle des partis.

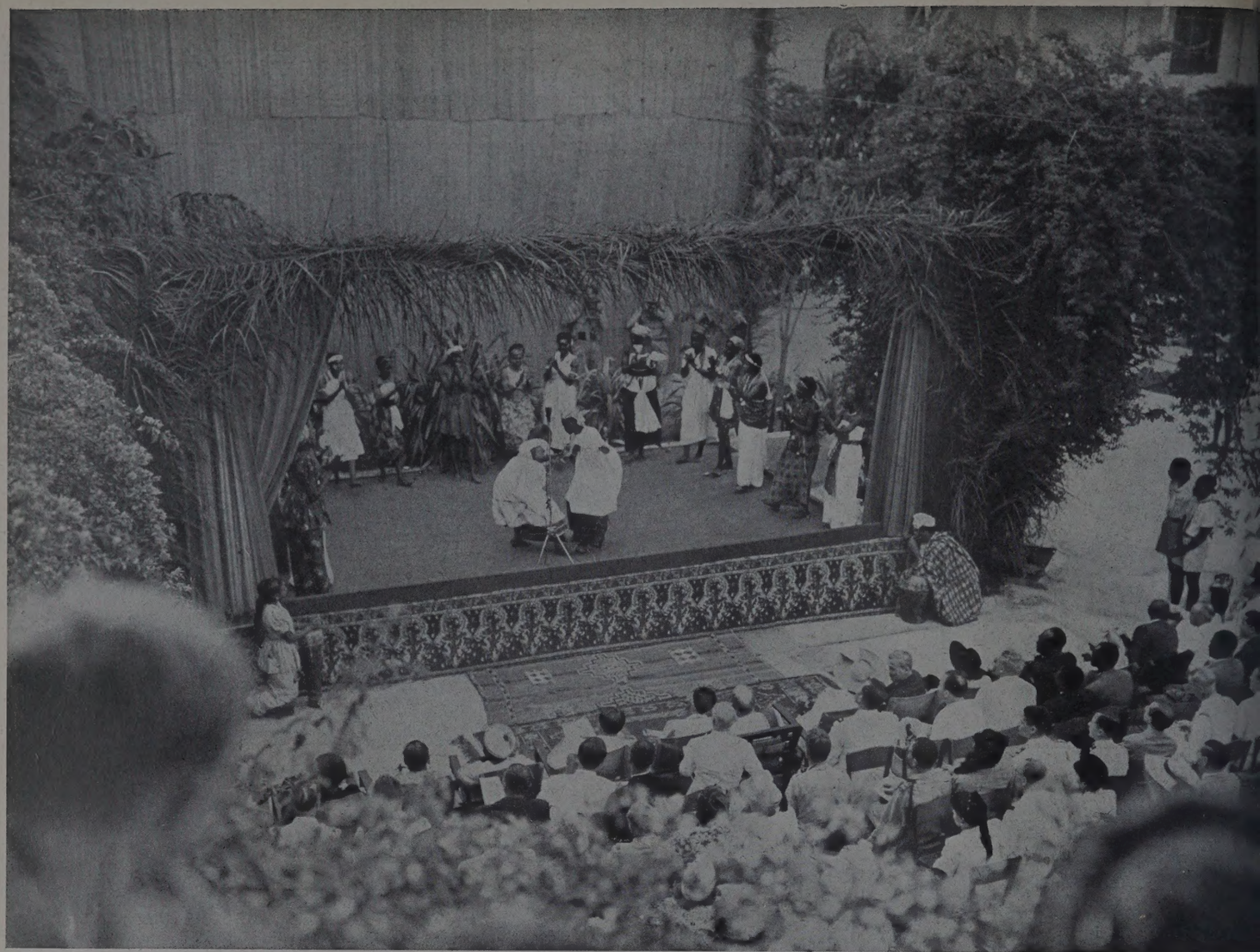
Le général de Gaulle, fidèle à sa doctrine et à l'esprit de Brazzaville, a rappelé sa conception de l'Union française : la métropole doit assumer la responsabilité de l'ordre public, de la défense militaire, de la politique étrangère commune, tandis que chaque territoire aurait son organisation représentative intérieure.

Hostile au parti unique, incapable de songer au pouvoir personnel, sûr d'avoir servi la République dans le respect de la volonté populaire, peu enclin à renier l'œuvre de son gouvernement, le général de Gaulle n'a pas caché que, seule, la conscience des périls français l'a décidé à sortir de sa retraite.

Il ne pense pas que le redressement économique puisse s'accomplir vite : il y faudra, au moins, la durée d'une génération. En tout cas, il considère que les nationalisations n'ont souffert que d'une gestion mauvaise, malgré l'admirable effort de la population ouvrière.

Ce qui a le plus frappé, c'est le ton humain du général de Gaulle et son accent de sincérité.

Raymond Millet.



Représentation théâtrale donnée à Dakar en l'honneur du Président.

LE PRÉSIDENT E

Les petits enfants n'ont pas été les derniers à applaudir le président de la République.

Le voyage que le président de la République vient d'effectuer en Afrique occidentale française, et qui est le premier d'une série qui conduira M. Vincent Auriol dans nos diverses possessions d'outre-mer, a pris une importance particulière au moment où, après l'Indochine, Madagascar et, sur le plan politique, l'Afrique du Nord vivent des jours incertains.

Il est sans doute significatif que ce premier voyage présidentiel ait eu lieu en Afrique occidentale française, dans ce pays où la France a encore beaucoup à faire et où elle entend mener à bien la mission civilisatrice qu'elle s'est donnée.

Arrivant à Dakar, M. Vincent Auriol avait tenu à préciser immédiatement le rôle de notre pays, et, prenant la parole à la

Une foule nombreuse a acclamé partout M. Vincent Auriol.

Des banderoles de bienvenue ont été déployées sur tout le parcours du cortège.

FRIQUE NOIRE

mairie, il dit notamment : « A ceux qui douteraient de la France, qui prétendraient qu'elle opprime des hommes et leur impose sa domination par la force, à ceux qui outragent ainsi les faits et calomnient la France, j'oppose la vérité : jamais, en aucun temps, en aucun pays du monde, les territoires d'outre-mer n'avaient élu de représentants pour collaborer avec les élus de la mère patrie à la constitution de la République. » Il est certain que cette collaboration entre la métropole et les territoires d'outre-mer devra être de plus en plus étroite. La France entend donner aux populations indigènes, dans le cadre de l'Union française, la possibilité de faire connaître leurs légitimes aspirations.

A Saint-Louis-du-Sénégal le Président remet des décorations.

M. Vincent Auriol reçoit des fleurs. A sa gauche, M^me^ Paul Auriol et M. Jacquinot.

REMOUS POPULAIRES A ROME

La police arrive sur les lieux pour disperser les manifestants.

Le gouvernement italien doit faire face en ce moment à de nombreuses difficultés qui proviennent principalement du problème du chômage, issu lui-même de la nécessité de réduire les dépenses de l'Etat. Comme, d'autre part, il tente en même temps de provoquer une baisse des prix et que de nombreuses organisations syndicales demandent des augmentations de salaires, la situation du pays, et en premier lieu de la capitale, demeure fort troublée.

Le 11 avril, près de trois cent mille Romains qui prennent habituellement leurs repas au restaurant n'ont pas pu déjeuner. Les quelque trois mille restaurants, cafés et bars de la capitale italienne avaient décidé à l'improviste de fermer leurs portes pour protester contre la décision du gouvernement de frapper d'un impôt de 50 % de leur valeur les consommations au-dessus de 100 lires. En face de la menace de réquisition, les restaurants ont rouvert le soir même.

Plus violentes ont été les manifestations des sans-travail. Le 17 avril, plusieurs milliers d'ouvriers du génie civil récemment licenciés ont parcouru les artères du centre de Rome. Devant le palais Chigi, le comte Sforza, ministre des Affaires étrangères, a été reconnu par la foule des manifestants et quelque peu malmené ainsi que le préfet de police, M. Politi, qui s'était rendu sur les lieux.

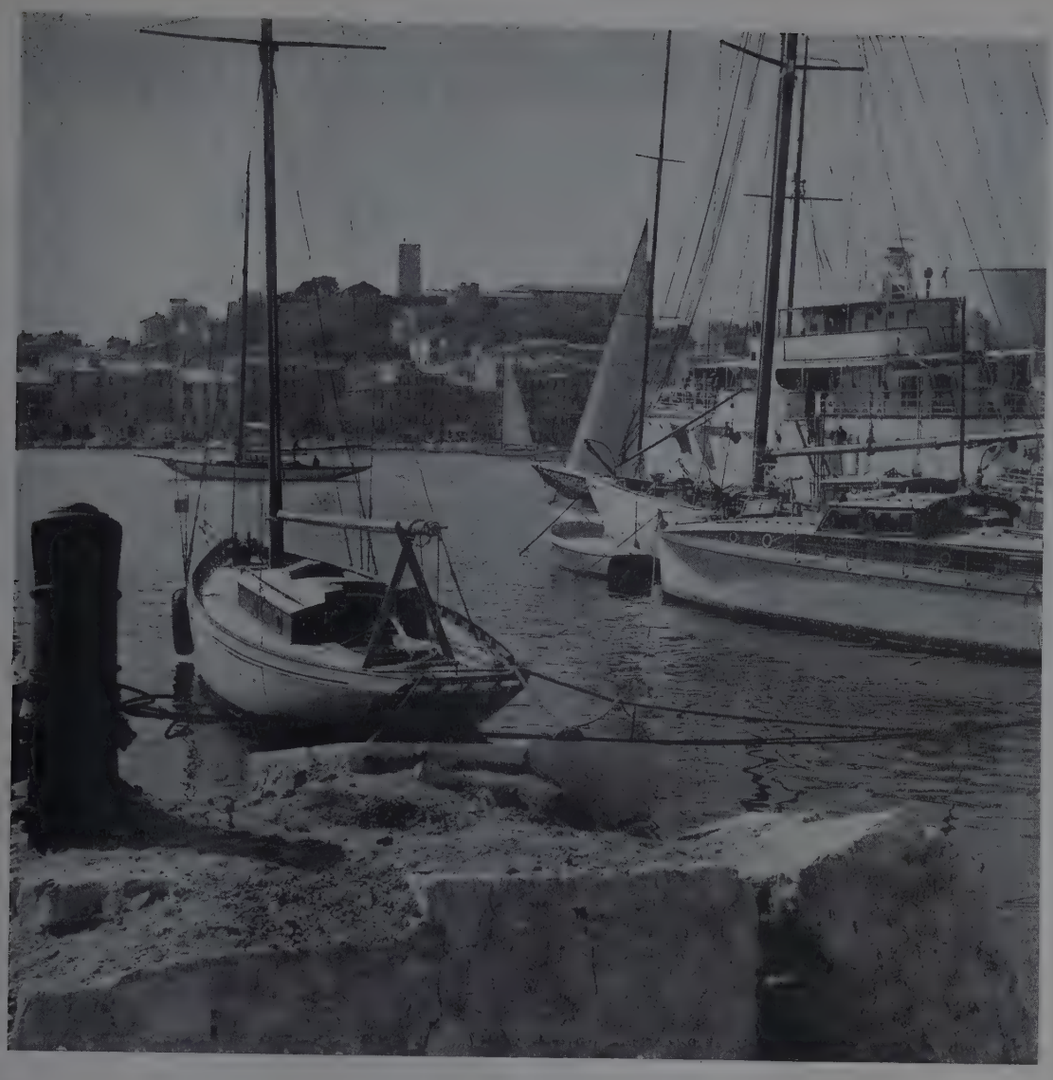
Le lendemain 18, des manifestations semblables ont eu lieu et près de trois mille ouvriers se sont dirigés vers le ministère des Travaux publics, bloquant le trafic du centre de la ville, molestant les chauffeurs d'automobiles et pillant les magasins d'alimentation. La police a dû alors intervenir pour rétablir l'ordre et des bagarres se sont produites.

Pour mettre un terme à ces incidents répétés, le ministre de l'Intérieur, M. Mario Scelba, a interdit toutes les manifestations sur la voie publique. Cela n'a pas empêché, le 22 avril, une démonstration de plusieurs milliers d'anciens combattants, qui, forçant les barrages de police, sont arrivés jusqu'au palais de Montecitorio, où l'Assemblée constituante était en session, et ont tenté d'en enfoncer les portes.

Photographies U. P. et Keystone.

La circulation est paralysée dans les artères principales de Rome.

Ces deux photographies montrent le comte Sforza malmené par la foule devant le palais Chigi, où il se rendait pour parapher l'accord financier anglo-italien, puis félicité dans un salon des Affaires étrangères par les diplomates italiens et britanniques après la signature de cet instrument.



A Cannes, les yachts et les voiliers sont revenus dans le joli port, dont le quai porte encore la marque d'importantes destructions.

A TRAVERS LA FRANCE RENAISSANTE

LA CÔTE D'AZUR

par notre envoyé spécial LUDOVIC NAUDEAU

QUELLE est l'évolution présente de la Côte d'Azur, cette merveille de la France ? Comment vit-elle ? Quels remèdes a-t-elle su apporter aux ravages de la guerre ? Ces questions forment l'objectif de notre présente enquête.

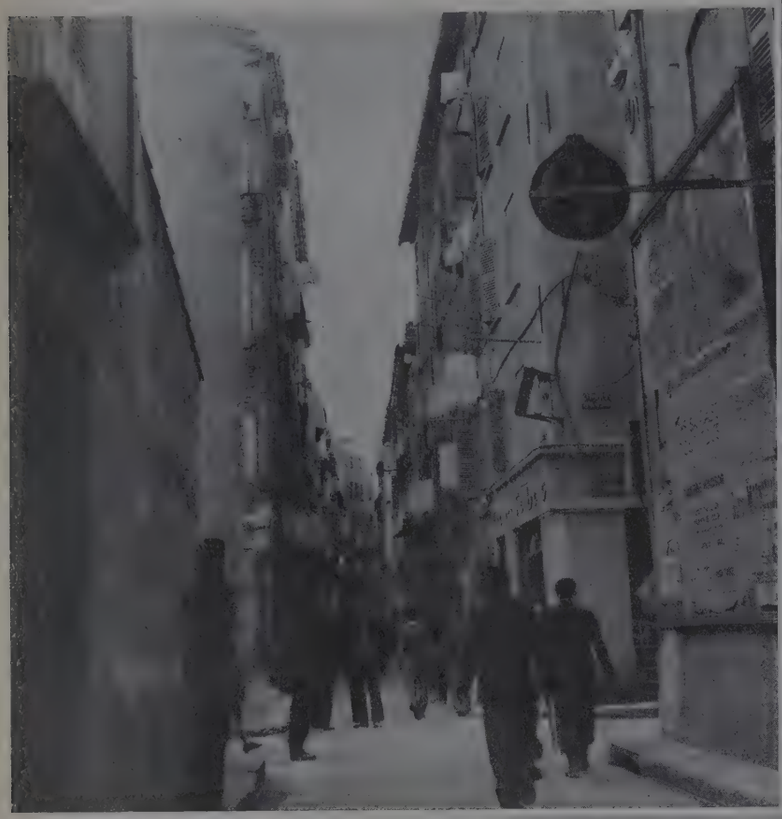
J'avais décidé de choisir Toulon comme point de départ de mon voyage vers Menton.

Quand nous y arrivons, j'ai cette surprise de retrouver la ville telle que je l'ai toujours connue. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas eu lieu de rétablir beaucoup de toitures et d'effectuer toutes sortes de réparations. Mais cette besogne est terminée et Toulon m'apparaît intact, soit dans ses larges voies modernes, soit dans son quartier ancien aux ruelles étroites. C'est seulement quand je parviens devant la vieille darse que je constate l'élargissement insolite de ce qui fut le quai de Cronstadt, transformé en une esplanade, plusieurs épaisseurs d'antiques constructions s'étant naguère écroulées sous les bombes et ayant fait apparaître, comme une nouvelle façade du quai, les maisons d'une rue parallèle qui, alors, à l'arrière-plan, ne prenait point jour sur la mer. Ici, c'est évident, les destructions ont été formidables, mais locales et circonscrites à une petite partie de la ville. On pourrait vraiment croire que les efforts de ceux qui bombardaient en ces lieux n'ont fait que devancer les intentions des urbanistes tant l'exiguïté de l'ancien quai de Cronstadt avait paru de tout temps choquante. Ce qu'il y a de plus regrettable dans ce sinistre, c'est la disparition du vieil hôtel de ville qui s'ouvrait là. Mais on m'assure que les deux célèbres atlantes de Puget ont pu à temps être mis en lieu sûr. D'autres zones de Toulon, comme le lointain quartier du Mourillon, ont aussi subi des avaries importantes. Quant à l'arsenal, la destruction d'outillage et de matériel, absolument immense, que les projectiles y ont produite n'a encore pu en rien être palliée. On me dit qu'il faudrait compter par milliards pour y rétablir les choses en leur état primitif.

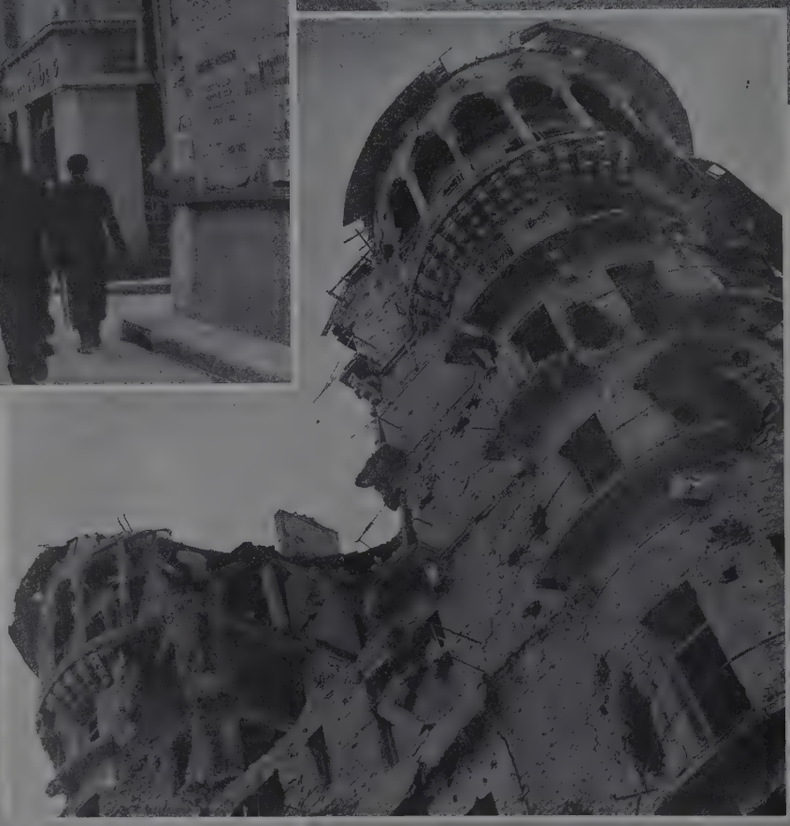
Aux Forges et Chantiers de la Méditerranée, à La Seyne, la renaissance, déjà accomplie, de ce grand centre de construction navale montre tout ce que peuvent obtenir la volonté de solidarité, l'énergie et la discipline d'un groupe d'hommes.

D'après des notes qui me sont communiquées, au soir du 17 août 1944, quelques jours avant l'entrée des troupes françaises dans La Seyne, le chantier présentait un spectacle de désolation. Les Allemands l'avaient systématiquement détruit. La presque totalité des archives et des plans avait disparu. L'essentiel cependant avait subsisté, car les principaux documents avaient été mis à l'abri. Les centrales électriques et d'air comprimé n'existaient plus. En bordure de la mer, tous les quinze mètres, des fourneaux de mines avaient démantelé les quais. Aucun navire ne pouvait plus accoster. Encombrant la darse, un cargo était coulé. Sur les terre-pleins, à chaque embranchement de voies ferrées, s'ouvraient d'énormes entonnoirs. Les ateliers n'avaient plus de murs, encore moins de toitures : 70.000 mètres carrés de surfaces autrefois couvertes se trouvaient ainsi sans protection. Certaines charpentes métalliques même avaient beaucoup souffert. Une nef de l'atelier mécanique avait disparu, les deux autres ne se maintenaient en équilibre que par miracle, sur un pilier, seul échappé à la destruction. Aucune des grues-titan n'était debout. Tous les moyens de

Devant le socle d'une statue disparue dans la tourmente, une stèle évoque l'héroïsme des combattants de Stalingrad et leur coûteuse, mais décisive victoire.



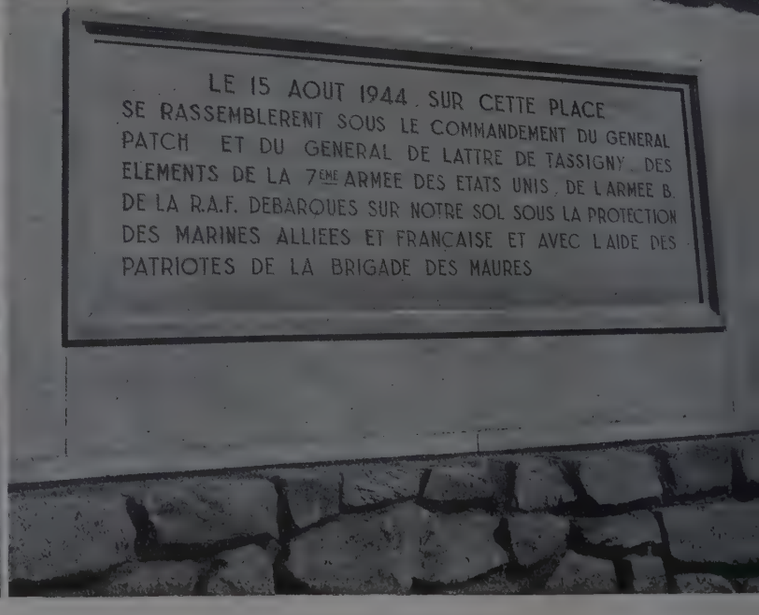
Il est à Toulon de vieilles rues étroites, sinueuses, où l'ombre et la fraîcheur sont reposantes.



Le Golf-Hôtel, à Hyèr réduit défensif alleman fut pendant trois jours l'e jeu disputé de durs comba

A Saint-Tropez, cette plaq commémore le rassemb ment historique en ces lie des troupes alliées et fr çaises, le 15 août 19

Sur la plage de Saint-Raphaël, il semble que rien ne rappelle les épreuves de la guerre.



duction du chantier paraissaient définiti-ent anéantis.

Quand je parcours ces vastes établissements, sous les yeux la photographie de ce que cune de leurs parties a été au lendemain leur destruction. En des lieux où l'on ne ait plus que de sinistres accumulations de combres et d'inextricables amas de ferrailles dues, je constate que des hangars ont été difiés et que des ateliers normaux sont en ine activité.

Au lointain, la présence sur la rade ou dans port des porte-avions *Colossus* et *Béarn*, ne flottille de dragueurs et des croiseurs *Georges-Leygues* et *Montcalm* suffit à conser-r à ce site célèbre son aspect martial. Et is, là-bas, sous ses trois cheminées rouges, *Ile-de-France*, fumante et trépidante, est sur point d'appareiller et ses ponts sont une itable fourmilière.

Oui, décidément, Toulon est toujours Toulon. Dans la banlieue, à 14 kilomètres de la lle, on me montre au pied du mont du aradis le village de Carqueiranne, où ne bsistent que les vestiges de nombreuses structions, et je fais route vers les Salins-Hyères, où l'on m'informe que je vais trouver spectacle réconfortant. Je ne suis pas déçu, constate en ce lieu maritime l'achèvement un groupe de trente-trois maisons riantes us leur toit rouge, des maisons dont l'inté-eur a été intelligemment aménagé. Elles sont stinées à abriter quarante-cinq familles ; lles-ci vont se trouver certainement beaucoup ieux logées qu'elles ne le furent, en ce même llage, avant la guerre. Chose étonnante, à remière vue, dans un pays où la pierre onde, ces maisons sont édifiées en briques euses revêtues d'un parement de ciment. 'une d'elles sera consacrée à la boulangerie u village; une autre abritera les installations mmerciales. Je note, non sans inquiétude, ue l'installation de chaque famille va nous oûter, au total, un million ! S'il fallait ppliquer, sous un climat beaucoup plus rude, s mêmes systèmes à nos populations très enses du Nord et du Pas-de-Calais, afin de réer des habitats nouveaux dans nos grosses ourgades de pêche du Portel et d'Equihen, au ud de Boulogne, bourgades totalement anéan-es, on se trouverait en présence non plus e quarante-cinq, mais de trois mille familles satisfaire, et il faudrait donc dépenser, rien ue là, trois mille fois un million ! Quant à question si épineuse de la rentabilité et des oyers, elle n'a pas encore été envisagée. Quoi u'il en soit, le groupe des Salins-d'Hyères est gréable à regarder. Il fait honneur à ceux ui l'ont mené à bien. Nous voyons en ui l'équivalent du groupe précurseur et si anté d'Arcis-sur-Aube que nous avons décrit i, avec cette différence toutefois que ce ernier, bâti en pierres taillées, sera proba-lement le plus solide. Je n'en dirai pas avantage sur les maisons nouvelles des alins-d'Hyères, me bornant à déclarer tout de uite qu'entre Toulon et Menton nous ne ren-ontrerons plus un autre groupe donnant une mpression aussi satisfaisante.

Ces opulentes campagnes d'Hyères, très bien rriguées, forment un jardin magnifique dont s primeurs devancent toutes les autres. J'erre n instant parmi cette nature luxuriante et aperçois au lointain, sur un tertre, face au ud, un énorme édifice dans lequel je crois econnaître un sanatorium. C'est le Golf-Hôtel, qui fut le siège d'un vif combat. Aujour-'hui, le colosse, délabré, crevassé, mais encore iablement robuste, pose à notre administration n problème épineux. En effet, pour le estaurer, il faudrait dépenser au moins une entaine de millions. Mais sa démolition, à lle seule, en coûterait dix ! Alors, que faut-il aire ? On n'en sait rien. Et, en attendant, énorme structure privée d'une toiture se égrade de plus en plus. Qui sait si, avant de ontinuer certains travaux somptuaires que je ois entreprendre ailleurs, il ne conviendrait as de consacrer nos ressources actuelles à une onservation si urgente ? Combien d'humains, ombien de convalescents ne pourrait-on pas

abriter dans ce caravansérail national, qui a ce mérite, après tout, d'exister encore ?

Des localités dont la réputation de beauté s'est répandue dans toute la France se pressent sur mon chemin ; voici le Lavandou, voici Cavalaire et sa baie, mais j'ai décidé de ne m'arrêter qu'à Saint-Tropez, ayant lu naguère que son ancien front de mer avait été anéanti. Or, je retrouve parfaitement intact ce front composé de maisons de trois étages assez imposantes. Il me faut une certaine période d'observation pour m'apercevoir que ces maisons ont toutes été restaurées, munies d'une toiture, remises à neuf. Mais, si elles l'ont été, c'est qu'elles pouvaient l'être et que leurs principaux murs étaient encore verticaux. Plus j'avance vers l'Est et plus je me persuade que dans aucune partie du littoral méditerranéen on ne peut éprouver la stupeur ressentie dans le Nord. A la Côte d'Azur les désastres, tout en étant parfois très importants, ont été partiels, fractionnaires. Dans d'autres cas, ils ont été sporadiques, éparpillés parmi les sites maritimes où, favorisés par le hasard, bien des demeures magnifiques sont, elles, demeurées indemnes.

Saint-Tropez, au bord de sa coupe de lumière, a ce charme d'être demeuré une ville du passé, le décor de cette ancienne petite république autonome, une république de marins et de soldats attachés au respect de la consigne et tout dévoués d'ailleurs au roi de France. Saint-Tropez fut aux temps anciens un port de guerre dont la population était habituée à s'armer contre les pirates barbaresques partis de Tunis ou d'Alger ou bien contre les assaillants débarqués des navires turcs. La petite cité a de vieilles rues enjambées par des arcades, des maisons archaïques à large base oblique, parmi lesquelles on voit le château patrimonial du bailli de Suffren, des tours ventrues et une place immense où, sous des platanes, se réunissent les joueurs de boules. A un mur de cette place une large plaque de pierre commémore le débarquement du 15 août 1944.

Voici maintenant Fréjus, l'antique Fréjus, tout attristé encore d'avoir été quitté par la mer, Fréjus, avec ses importantes ruines romaines. Nulle autre cité en France ne nous présente un ensemble plus complet de monuments romains : murailles, portes et citadelle, théâtre et amphithéâtre, aqueduc et thermes, môles, vestiges d'un port, magasins, portiques et phare et tous les souvenirs de sa résistance acharnée aux Arabes d'Espagne. Et j'arrive dans cette séduisante ville de Saint-Raphaël, qui va surtout me servir de point de départ vers ces lieux si cruellement marqués par la guerre : le Dramont, Boulouris, Agay, Anthéor et Théoule. Dans cette zone, comme en bien d'autres parties de la côte, on voit quelquefois, au ras du sol, dénudés, des groupes de grosses souches noirâtres qui, naguère, on s'en rend compte, durent porter des arbres magnifiques. C'est que le stupide vandalisme allemand, dans sa rage envieuse, s'en prit souvent aux merveilles de la nature.

Le 14 août 1944, au large de la plaine du Var, des Maures et de l'Esterel, 13.000 bâtiments, dont 5 cuirassés, 12 porte-avions, 25 croiseurs, 83 torpilleurs débarquaient sur ces rivages 72.000 hommes, dont six divisions françaises, et de furieux combats s'engageaient. Ah ! certes, au cours de ces événements épiques, plus d'un privilégié a perdu sa villa somptueuse, dont je découvre les débris déjà recouverts par l'exubérance de la végétation. A Agay, centre du sinistre ravage, et à Anthéor, les ruines se succèdent nombreuses, le long des rochers. Mais à côté d'elles certaines propriétés sont demeurées telles qu'elles étaient avant ces luttes glorieuses, de sorte que je n'éprouve pas cette sensation conster-

Un village tout neuf, réalisé dans le style local, surgit sous la lumière éclatante et parmi les pins des Salins-d'Hyères, tandis que Saint-Tropez répare peu à peu ses dommages.

nante d'un anéantissement total et absolu.

Oui, en effet, il y a peut-être eu là des ruines, mais elles ont été déblayées et déjà le voyageur distingue mal leurs vestiges, que la nature heureuse veut faire oublier. La joie de vivre est partout et rend importune l'évocation du malheur et de la mort.

Des golfes, des calanques s'enfoncent mollement dans une terre déchiquetée qu'ils possèdent. La mer s'y faufile par une infinité de creux, de dentelures, d'anfractuosités. Nulle partie de l'Europe ne peut à un tel point donner une idée de ce qu'est cette mer intérieure du Japon dont les côtes accidentées mêlent à toutes sortes d'arbres tropicaux la végétation de la zone tempérée. Nulle partie de l'Europe n'est plus faite pour inspirer aux vivants l'oubli de leurs épreuves et de leurs douleurs passées.

Mon itinéraire, suivant cette corniche d'or qui contourne les côtes abruptes, les porphyres de l'Esterel, m'amène tout naturellement à Cannes, devant ce joli port de yachts où naguère flottaient nombreux les pavillons britanniques. Hélas ! les Anglais sont actuellement vus rarement sur la Côte d'Azur, leur gouvernement ne leur permettant pas d'emporter assez de livres pour subsister chez nous un certain temps. Ainsi s'est évanouie l'espérance de la fameuse « exportation invisible » dont on a tant parlé, et c'est encore là une considération qui rend indispensable chez nous la diminution de nos prix intérieurs. Les Allemands, avant de s'enfuir, avaient fait sauter ici les quais du port, et l'explosion avait même englouti sous les flots un bon nombre de bateaux qui, depuis, ont été renfloués, de sorte que je trouve amarrés là bien des yachts dont l'un ou l'autre, certes, suffirait au bonheur de tout homme aimant réellement la mer. La séduisante ville de Cannes m'apparaît absolument intacte et attirante comme aux plus beaux jours. D'ailleurs, dans cette zone, qui s'étend entre Cannes, Grasse et Nice, il semble que ce soit aux travaux publics que les principaux dommages aient été infligés.

Continuerai-je immédiatement ma route vers Nice et Menton ? Non. J'éprouve le vif désir de revoir, au nord de Cannes, cette extraordinaire ville de Grasse dont les produits comptent pour une proportion si étonnante dans le chiffre de nos exportations.

En route donc pour ces mystérieux laboratoires de Grasse, où je découvrirai peut-être le secret des magiques essences qui parviennent à faire converger vers nous une importante partie de l'or de l'univers.

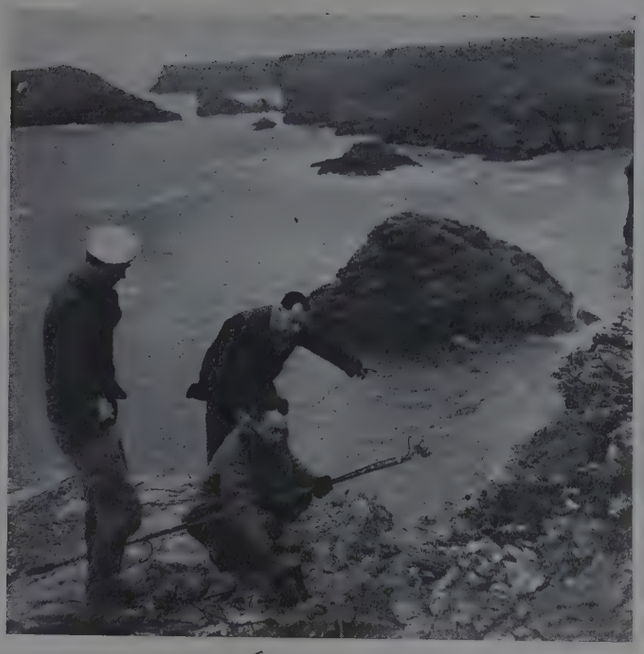
Je partais pour Grasse fort intéressé par toutes sortes de notions économiques répandues dans la contrée. A cause de l'activité de son commerce, cette petite cité, dit-on, reçoit plus de lettres et de télégrammes de l'étranger, proportionnellement au nombre de ses habitants, que n'importe quelle autre ville française, y compris Paris. On commente ici des richesses extraordinaires : la succursale de la Banque de France à Grasse serait l'une des plus importantes de tout notre territoire. On me parle de grosses fortunes réalisées ; on me cite des salaires, absolument fastueux, accordés à certains ingénieurs chimistes et on me dit que bien des ménages d'ouvriers, où l'homme et la femme travaillent, disposent de ressources surabondantes, cependant que tous les paysans de la contrée, cultivateurs de fleurs, thésaurisent. Cette prospérité est due uniquement, vous le savez, à l'exportation colossale des parfums de Grasse dans le monde entier, sous les formes les plus variées. Avant la guerre la parfumerie était considérée, en ordre d'importance, comme le troisième de nos articles d'exportation, dépassant la joaillerie, les objets d'art et la haute couture. Et cette exportation est rendue possible par certains dons merveilleux de la nature que sait exploiter une population industrieuse. Non, décidément, je ne pouvais pas me dispenser d'un pèlerinage dans une ville aussi extraordinaire, véritable Mecque des odeurs suaves et, dans toute la force du terme, pompe à finance fonctionnant pour le plus grand bien de la France.

(A suivre).

Les dégâts restent apparents sur ce quai de Saint-Tropez, que les explosifs allemands ravagèrent.

Mais la vieille ville, intacte heureusement, a conservé son caractère et son pittoresque.

Une prise de son cinématographique synchronisée avec la prise de vues.



Le bruit de la mer est capté par un micro monté sur un bambou.

Sur la partie supérieure de la claquette sont inscrits : le titre du film, le nom du metteur en scène, la nature des prises de vues, le numéro de la séquence. Ces différentes indications, filmées en tête de la scène, serviront au montage de la bande photographique. La partie inférieure de la claquette produira, lorsqu'elle sera refermée, un bruit qui permettra de repérer le début de la scène enregistrée et servira au montage de la bande sonore.

ENREGISTREMENT ET LECTURE DU SON SUR FILM

par Louis Quevron,

professeur à l'Ecole nationale d'Arts et Métiers de Paris.

La projection cinématographique sonore utilise deux types de film : le 35 millimètres de largeur, entraîné par deux rangées de perforations à la vitesse uniforme de 1.650 mètres à l'heure, et le 16 millimètres, entraîné par une seule rangée de perforations à la vitesse horaire de 480 mètres. Les vitesses d'enregistrement et de projection devant être rigoureusement identiques.

Sur chaque film on distingue la *piste image* et la *piste son*. La photographie de la scène est obtenue à l'aide d'un appareil de prise de vues très silencieux, afin de ne pas introduire de parasites sonores dans la scène à enregistrer. Des microphones dissimulés dans le décor transforment l'énergie sonore en énergie électrique ; les courants d'intensité variable provenant des différents microphones sont mélangés dans l'appareil de contrôle du volume du son, puis amplifiés plusieurs millions de fois avant d'arriver à l'enregistreur qui transforme l'énergie électrique en énergie lumineuse modulée.

Réciproquement, pour dépouiller un enregistrement sonore on utilise le lecteur de son, dont l'élément principal est la cellule photoélectrique ; elle transforme la lumière modulée en courant électrique d'intensité variable, semblable à celui qui a permis l'enregistrement.

L'ingénieur du son, isolé dans sa cabine, contrôle le volume des sons à enregistrer ; il suit son réglage, à l'oreille, au moyen d'un haut-parleur répétiteur.

Ce courant, convenablement amplifié, actionne le haut-parleur, qui reproduit l'énergie sonore à partir de l'énergie électrique.

Le cycle des transformations énergétiques peut se résumer comme suit, à l'enregistrement : énergie sonore, énergie électrique, énergie lumineuse modulée ; à la lecture : énergie lumineuse modulée, énergie électrique, énergie sonore. A la fin et au début de ces cycles on trouve des organes humains : la voix et l'oreille.

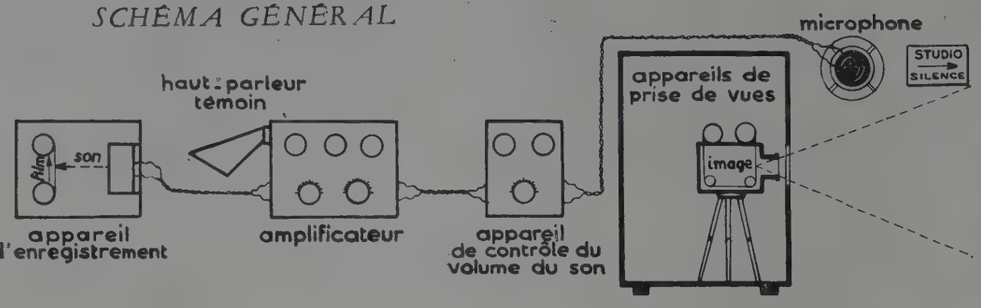
La voix émet des vibrations sonores de fréquence comprises entre 100 et 5.000 cycles par seconde, les instruments de musique émettent des sons de fréquence plus élevée ou plus basse. L'oreille, dont les limites de sensibilité sont théoriquement 16 et 30.000 cycles par seconde, perçoit donc toutes les fréquences émises soit par la voix, soit par l'orchestre.

Dans la pratique, l'enregistrement sonore et son dépouillement portent sur une gamme de fréquences comprises entre 40 et 5.000 vibrations par seconde. Nous allons indiquer les principes des appareils permettant d'enregistrer et de restituer les sons compris dans la gamme de fréquences qui est indiquée ci-dessus.

L'enregistrement du son se fait en même temps que la prise de vues, mais

ENREGISTREMENT ET LECTURE DU SON SUR FILM

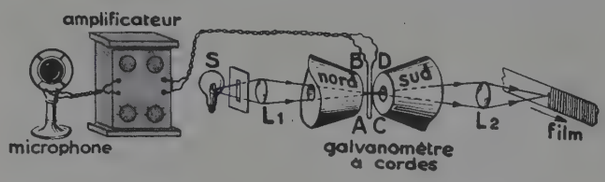
SCHÉMA GÉNÉRAL



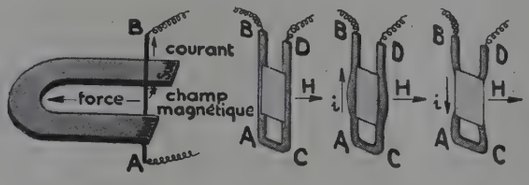
Les prises de son et de vues se font simultanément.

ENREGISTREMENT

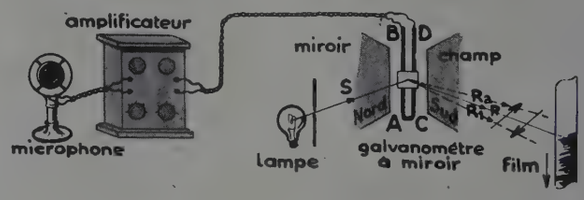
OPACITÉ VARIABLE ET LARGEUR CONSTANTE



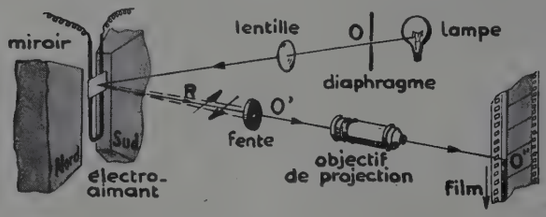
Les déformations du cadre alimenté par le courant microphonique module la lumière.



OPACITÉ CONSTANTE ET LARGEUR VARIABLE



La rotation du miroir fixé sur le cadre fait tourner le rayon lumineux qui impressionne le film.



Résultat de l'enregistrement, piste sonore agrandie.

d'une manière indépendante. La transformation de l'énergie sonore en énergie électrique, puis en énergie lumineuse modulée conduit à la création de deux types de bande sonore : la bande de *largeur constante et d'intensité variable* réalisée par exemple par la Western Electric, et la bande de *largeur variable et d'intensité constante* réalisée par Gaumont.

La réalisation de la bande sonore de largeur constante et d'opacité variable peut se faire par plusieurs procédés, nous ne retiendrons que celui de la Western Electric.

Le courant microphonique amplifié est envoyé dans le galvanomètre à cadre constitué par une unique spire rectangulaire ABCD placée perpendiculairement aux lignes de force du champ magnétique créé par un électro-aimant. Les pièces polaires de cet électro-aimant sont percées suivant leur axe, pour permettre le passage des rayons lumineux issus d'une source S, La lentille L1 projette l'image d'une fente éclairée sur le cadre ABCD, une seconde lentille L2 projette l'image de la fente délimitée par les bords verticaux flexibles AB et CD sur le film vierge qui se déroule à vitesse constante dans le sens de la flèche.

Pour expliquer la modulation de la lumière, on a représenté le cadre ABCD à très grande échelle dans les cas suivants :

— Le cadre n'est parcouru par aucun courant, il est situé dans le champ magnétique, dont la direction est indiquée par la flèche. Le cadre ABCD est immobile et l'on aperçoit le rectangle lumineux limité par les côtés verticaux AB et CD ;

— Si le courant microphonique va de A vers B, les côtés AB et CD du cadre s'écartent, la quantité de lumière qui passe est plus grande (1) ;

— Si le courant microphonique va de B vers A, les côtés AB et CD du cadre se rapprochent, la quantité de lumière qui passe est plus petite. Le cadre se comporte comme une fente à longueur variable avec l'intensité du courant ;

— Si le courant microphonique créé par les ondes sonores change de sens un très grand nombre de fois par seconde, le faisceau lumineux qui passe entre les côtés verticaux du cadre ABCD possède une intensité lumineuse variable. Le faisceau de lumière modulée impressionne plus ou moins le film entraîné d'un mouvement uniforme ; après développement on a une bande de largeur constante et d'opacité variable.

L'enregistrement à opacité variable peut être réalisé avec d'autres dispositifs, tels que : modulation d'un faisceau de lumière polarisée, modulation de la source lumineuse elle-même.

L'enregistrement à largeur variable et opacité constante a été réalisé par Gaumont. Son dispositif diffère de celui de la Western par le fait que le cadre ABCD, au lieu d'être perpendiculaire aux lignes de force du champ magnétique, est disposé parallèlement à celles-ci. Le cadre ABCD est muni d'un miroir plan très léger. Lorsque le cadre ne reçoit

(1) Le sens du déplacement d'un conducteur AB placé dans un champ magnétique est donné par la règle du bonhomme d'Ampère. Imaginez que vous représentiez le bonhomme d'Ampère et que vous soyez placé sur le conducteur AB de façon que le courant vous entre par les pieds et vous sorte par la tête ; si vous regardez dans la direction du champ, la force agissante est à votre gauche.

pas de courant, le rayon lumineux incident S tombe sur le miroir, se réfléchit suivant R et impressionne le film animé d'un mouvement uniforme. Dans la pratique le faisceau réfléchi R tombe sur une fente très fine O' et un objectif de microscope projette sur le film en O" l'image de O'.

Si le courant a le sens DCAB, le miroir tourne et le rayon réfléchi vient en R1, lorsqu'il est dirigé en sens inverse le rayon réfléchi vient en R2. Enfin, si le cadre est traversé par un courant téléphonique, rapidement variable, le rayon réfléchi oscille entre les positions extrêmes R1 et R2. Le film est donc impressionné par le faisceau réfléchi d'intensité constante ; au développement, la piste sonore se présente sous forme d'une surface dentelée de largeur variable et d'opacité constante. Rien de plus facile de *dessiner* un opéra, sans connaître la musique, il suffit de savoir faire des dentelures.

Le développement photographique et le tirage du négatif-son ne doivent introduire aucune déformation dans la valeur des sons enregistrés. Les enregistrements à opacité constante sont plus faciles à développer que les bandes à opacité variable. Dans ce dernier cas, le son dépend du contraste photographique. En effet, les ondes sonores provoquent finalement des variations de flux lumineux qui sont enregistrées sur le film ; le rapport du flux minimum au flux maximum qu'un système d'enregistrement peut fournir sans distorsion caractérise la *modulation*.

Le tirage de la bande positive se fait en deux étapes : à l'aide d'un jeu de caches appropriés on imprime d'abord les images, puis le son. La bande sonore est décalée de 30 à 35 centimètres en avant de la bande image, afin que la différence entre les vitesses de propagation du son et de la lumière n'entraîne pas pour l'observateur moyen, situé à une dizaine de mètres de l'écran, une différence désagréable entre les perceptions visuelle et sonore.

La lecture du son sur un film est réalisée en associant la cellule photoélectrique et le haut-parleur. La cellule transforme, avec une rapidité extraordinaire, les variations d'intensité lumineuse en courant électrique d'intensité variable. L'appareil de projection de film sonore comprend deux parties distinctes : le *projecteur optique* projette l'image qui se présente devant la fenêtre du projecteur d'images. *Le lecteur de son* comprend une lampe S émettant un flux lumineux constant qui tombe sur *la fente mécanique* de largeur 0 mm. 2. Un objectif de microscope donne, sur la bande sonore, une image réduite à 0 mm. 03 de large appelée *fente optique*.

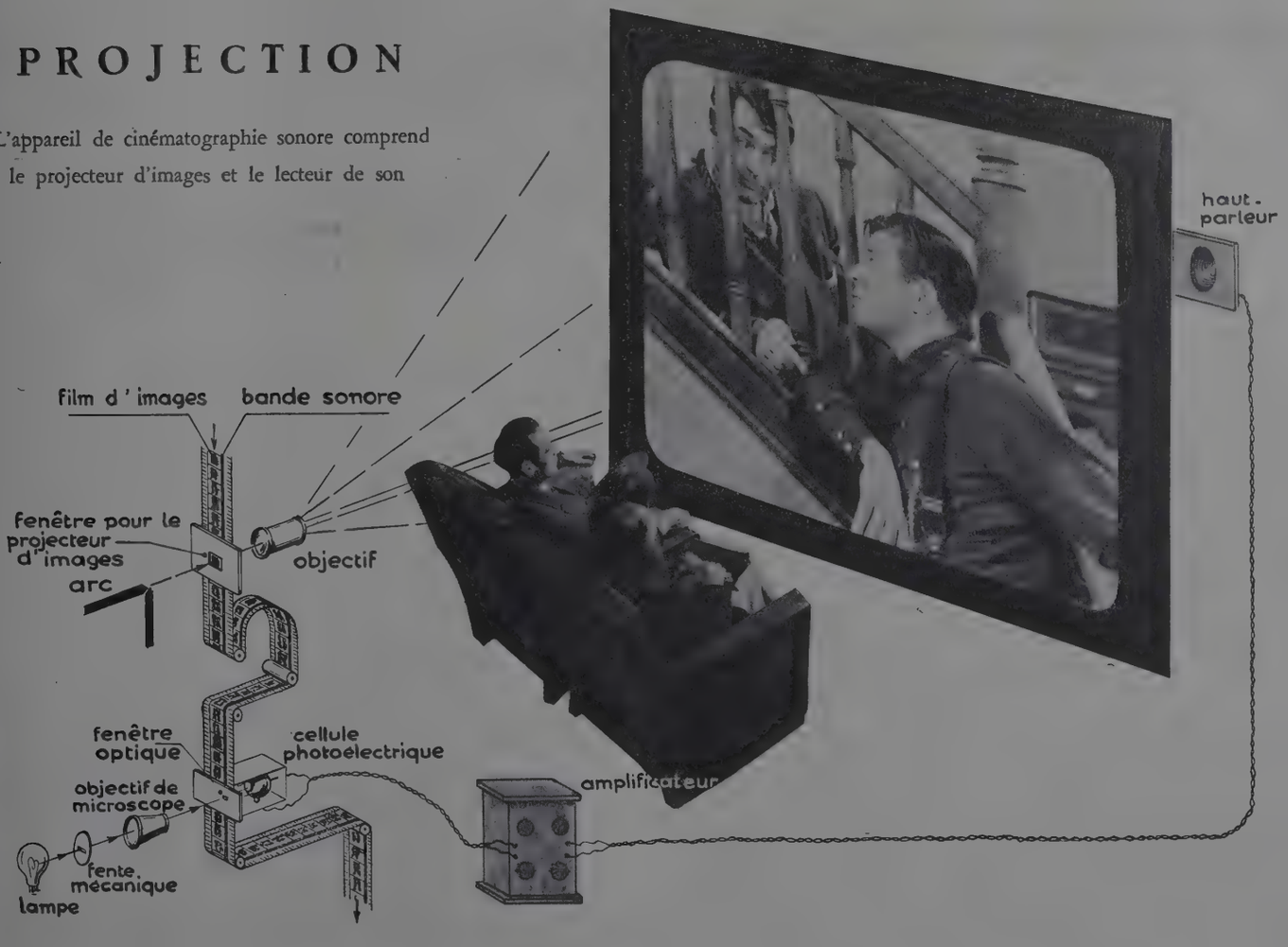
La piste sonore obtenue par l'un des procédés précédents défile derrière la fente optique et reçoit un flux lumineux constant. Après la traversée du film, le flux lumineux est modulé et impressionne la cellule photoélectrique placée derrière le film. Le courant photoélectrique d'intensité variable est amplifié plusieurs millions de fois avant d'actionner le haut-parleur.

Finalement, l'impression sonore que nous percevons dépend : des sons et bruits produits dans le studio, de la qualité du microphone, de la nature des parois du studio, de la position relative du microphone et de la source sonore, de l'amplification du courant microphonique, de l'appareil d'enregistrement du son, du développement des épreuves photographiques, de la lecture du son à l'aide de la cellule, de l'amplification du courant photoélectrique, des qualités du haut-parleur, de la nature des parois de la salle d'audition, de la position relative du haut-parleur et de l'auditeur, et, enfin, des qualités musicales de notre oreille.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'après une telle série de transformations le son rendu par le haut-parleur parvienne encore à nous charmer. Le temps n'est d'ailleurs pas éloigné où nous pourrons écouter d'une façon ininterrompue (trois quarts d'heure par exemple) des enregistrements sonores sur film à la place d'enregistrements sur disque dont la durée n'excède pas trois minutes.

PROJECTION

L'appareil de cinématographie sonore comprend le projecteur d'images et le lecteur de son



LA POLOGNE RAPATRIE SES ALLEMANDS

Le gouvernement polonais s'est, dès la fin des hostilités, penché sur le problème posé par la présence, dans les territoires de l'Ouest qu'il venait d'acquérir, de très nombreux Allemands, trois millions et demi environ, qui s'y trouvaient depuis de longues années.

Désireux de maintenir l'homogénéité de sa population et en conformité avec les accords de Potsdam, précisés par les décisions du Conseil de contrôle allié à Berlin du 20 novembre 1945, il a entrepris les opérations de rapatriement. Deux millions d'Allemands devaient être dirigés sur la zone soviétique d'occupation et un million et demi sur la zone britannique. Mais depuis la fin de la guerre un grand nombre d'Allemands avaient déjà spontanément quitté les territoires de l'Est de la nouvelle Pologne pour aller s'établir en Allemagne. Aussi, quand le 14 février 1946 un recensement fut effectué dans les territoires recouvrés, on ne découvrit plus qu'environ deux millions d'Allemands.

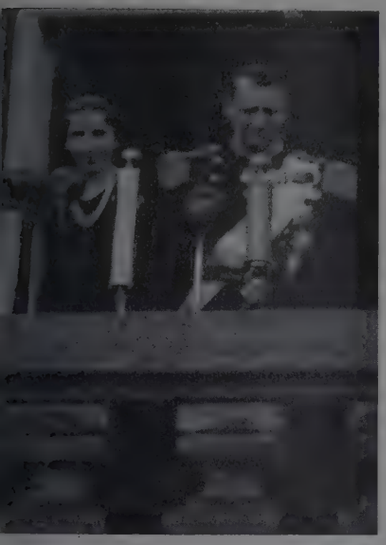
Pendant tout le printemps et l'été de 1944 les opérations de rapatriement se poursuivirent régulièrement. Interrompues pendant l'hiver, elles ont repris le 1er avril 1947 et seront achevées dans le courant de l'année, car il ne reste plus que 400.000 personnes à évacuer.

On voit ici, à la gare de Wroclaw, qui est le nouveau nom polonais de Breslau, des familles allemandes s'embarquant sous l'œil des soldats polonais. Avec tous leurs bagages elles prennent place dans les trains qui vont les emmener en Allemagne, et il semble à les voir qu'elles soient satisfaites de cet exode forcé. D'autre part, le gouvernement polonais compte installer dans ces territoires un million et demi de Polonais rapatriés d'U. R. S. S., d'Allemagne et de divers pays européens.

LA MORT DE CHRISTIAN X, ROI DE DANEMARK

C'est un sentiment unanime d'affliction sincère que les Danois ont éprouvé lorsqu'ils ont appris la mort de leur verain Christian X. Cette touchante mani- ation de loyauté et de respect honore à la l'homme qui a su l'inspirer et le peuple est capable de montrer une aussi noble lité.

hristian X mérite à tous égards les regrets sa mort provoque par l'estime qui l'entou- et qu'il avait su conserver pendant les te-cinq années de son règne. Il était monté le trône en 1912, à la veille de la première rre mondiale ; il devait sur ce trône être onnier des envahisseurs de son pays dant la seconde. Souverain d'un des plus its Etats de l'Europe voué par sa faiblesse tive et sa position capitale à une subver- totale, Christian X a pu faire face aux s difficultés avec une froide habileté et, nd il l'a fallu, avec un courage tranquille.



nouveau roi, Frédérik IX, en grand forme d'amiral, apparaît, avec la reine grid, au balcon du palais de Christiansborg.

De 1914 à 1918, le roi, au milieu des écueils, a maintenu la neutralité du Danemark, neutralité bien souvent menacée. En avril 1940 il a conservé, malgré les Allemands qui occupaient son pays, la souveraineté politique et territoriale du royaume, jusqu'au jour où, refusant de s'incliner devant les exigences inadmissibles des occupants, il devint leur prisonnier. Mais de sa prison il ne voulut jamais et à aucun prix accepter la démission du ministère danois. Avec un entêtement devenu légendaire, il enlevait ainsi toute possibilité de constituer un autre gouvernement asservi à l'Allemagne, comme celui de Quisling en Norvège, ou comme, hélas ! celui du maréchal Pétain dans notre pays et pour notre malheur. L'attitude sans équivoque de Christian X, à laquelle on prête parfois quelque ironie vis-à-vis des vainqueurs, a fort bien été comprise par le peuple danois, qui a voué à son chef une profonde reconnaissance. Le prestige de Christian X est sorti grandi de cette seconde guerre mondiale.

Mais, entre les deux guerres, le roi jouissait d'autre chose : une très grande popularité. Il la devait à la conception qu'il avait des devoirs de sa charge : le respect absolu de la légalité constitutionnelle, la confiance complète qu'il accordait aux élus de la nation et la simplicité de sa vie privée. Pendant sept ans Christian X a accepté, soutenu et imposé la politique sociale la plus hardie et la plus réaliste qu'un Etat ait pu jamais entreprendre. Peut-être a-t-elle été rendue facile par l'extraordinaire prospérité du Danemark et par l'équilibre économique qui en est résulté.

L'homme était égal au souverain : il était instruit, avait acquis des grades universitaires et se plaisait au milieu des étudiants, qu'il considérait comme de jeunes camarades. Sportif, il voyageait beaucoup, et la France a reçu souvent ses visites pour des séjours qu'il aimait prolonger. Il a témoigné à notre pays, en toutes circonstances, la plus sincère amitié.

Né en 1870, le souverain qui disparaît aujourd'hui était un représentant de la génération des hommes d'Etat formés avant la catastrophe de 1914. Il en était le dernier : il en sera dans l'histoire un des plus heureux, comme un des meilleurs.

R. C.

Une des dernières photographies du roi Christian X, entouré de sa famille : la reine Alexandrine (à droite), le prince Frédérik et la princesse Ingrid — les souverains actuels — avec deux de leurs enfants.

Frédérik IX, qui vient d'être proclamé par le premier ministre, répond du balcon du palais aux acclamations enthousiastes d'une foule de deux cent mille personnes.

EXPOSITION

par F

Conserv

LAVREINCE (1737-1807). — G. A. SPARRE, SA FEMME ET SA FILLE.
(Collection du baron H. O. Ramel, château d'Overdskloster, Suède.)

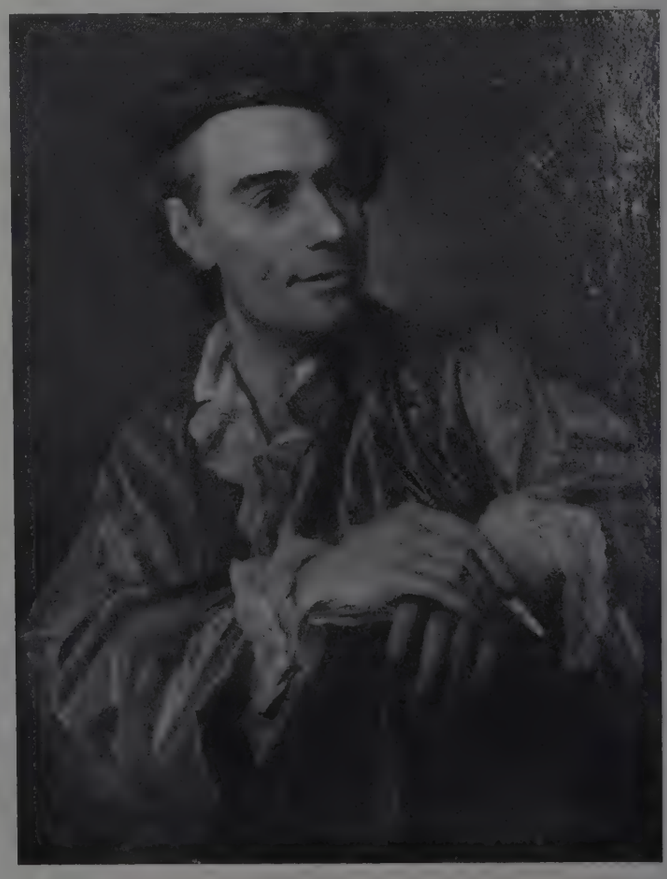
QUE Paris ait joué un rôle incontestable dans le rayonnement exercé par la France sur tant de pays, qui ne le sait plus ou moins confusément ? Mais combien de Parisiens connaissent assez l'histoire et la formation même de cette expansion pour apprécier la part importante qui en revient aux visiteurs étrangers transformés, à leur retour chez eux, en amis de notre culture ?

L'exposition de Carnavalet, « la Suède et Paris », rappelle entre autres les liens établis entre les deux pays, dans le cadre de Paris, pendant plus de six siècles, liens qui ont créé en Suède une compréhension si familière de notre esprit, de nos arts et de notre littérature. Des objets d'art, des documents, dont la majeure partie viennent de Suède et sont inconnus en France, y recréent cette permanence et démontrent que l'art et l'histoire peuvent non seulement voisiner sans inconvénient, mais tirent l'un de l'autre un mutuel appui. Pour les Parisiens qui ne connaissent pas les richesses multiples des collections publiques et privées de Stockholm et de Scandinavie, quelle occasion inespérée de voir les objets d'art provenant des collections royales, les peintures et les dessins du National Museum, les souvenirs historiques de châteaux comme Löefstadt et Skokloster !...

S'il était possible de projeter comme en un film ces six cents objets d'art et les documents réunis à Carnavalet, quel extraordinaire défilé de vies et d'événements surgirait aux yeux !

Au moyen âge appartiennent ces étudiants bruyants des collèges suédois de la Montagne-Sainte-Geneviève, ces évêques d'Upsal en route vers Rome, ces professeurs en Sorbonne qui

M^me^ LA DUCHESSE DE LA FERTÉ, A CHEVAL.
Elle était la fille du maréchal de la Mothe-Haudancourt et de la gouvernante des Enfants de France.
A l'arrière-plan, le château de Saint-Germain-en-Laye.
(Au baron R. von Essen, château de Skokloster, Suède.)



ALEXANDRE ROSLIN (MALMŒ, 1718-PARIS, 1793).
PORTRAIT DU PEINTRE JOSEPH VERNET, SIGNÉ ET DATÉ : « ROSLIN LE SUED », PARIS, 1767.
(Musée National, Stockholm.)

UÈDE ET PARIS

U HER

rvalet.

ont dû lire les vers nouveaux de François Villon qu'un très rare manuscrit présente ici à nos regards...

Sous la Renaissance, les deux fortes silhouettes de François Ier et de Gustave Vasa se rejoignent, au-dessus de ces lettres solennelles et de ces documents qui évoquent les premières relations diplomatiques suivies du siècle, avec ces curieux projets de mariages princiers ébauchés entre les deux cours.

Quand de grands conflits politiques et religieux troublent l'Europe du XVIIe siècle, la physionomie puissante du chancelier Oxenstierna se montre, préoccupée des traités à conclure. Puis lui succède le profil curieux de Christine de Suède, être énigmatique, complexe et redoutable, dure, vaniteuse et sans cœur, mais combien douée d'une intelligence supérieure : la grosse tête hirsute de Descartes l'accompagne un moment ; puis s'éteint l'écho des entrées solennelles, des réceptions officielles, des ballets et des violons royaux...

Alors, avec les premiers ambassadeurs de marque, les Sparre, les Nicodème Tessin et les Bielke, commencent de rouler vers le Nord les somptueux présents de Louis XIV et de ses successeurs : selles en filigranes d'or et d'argent, broderies, armes précieuses, tapisseries, tandis que, dans les ateliers parisiens, des artistes suédois gravent des médailles à l'effigie du Roi-Soleil.

Tandis que Voltaire rédige l'*Histoire de Charles XII* et écrit à la reine Louise-Ulrique, les envoyés de Suède mènent à Paris le train de vie spirituel et dépensier du XVIIIe siècle : les achats aux artistes, les salons littéraires, les parties fines, les ventes d'art, tout cela se transformant, au départ, en envoi des collections rares d'un Tessin ou suivi de la ruine

ABRAHAM WUCHTERS (1610-1683). — LA REINE CHRISTINE DE SUÈDE, EN 1661.
(Collection du baron R. von Essen, château de Skokloster, Suède.)

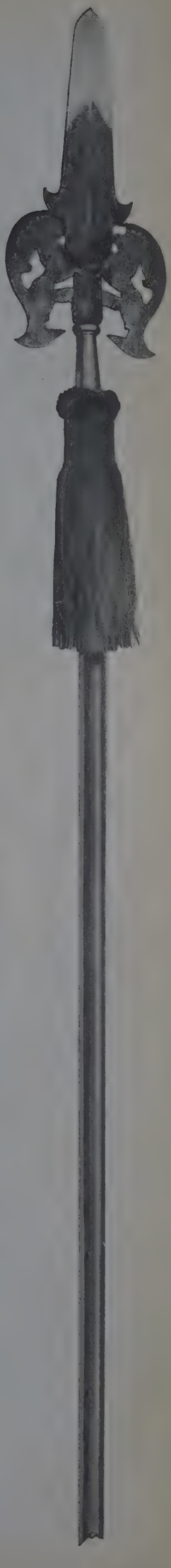
LA DUCHESSE D'AUMONT, SŒUR DE LA DUCHESSE DE LA FERTÉ.

Ce portrait anonyme, comme celui de sa sœur, fut donné par Louis XIV au comte Hils Bielke quand il était ambassadeur du roi de Suède à Paris.

(Au baron R. von Essen, château de Skokloster, Suède.)

ALBERT ULRICH WERTMULLER (1751-1811). — PORTRAIT DE MADAME ROYALE (1778-1851), MARIE-THÉRÈSE CHARLOTTE DE FRANCE, FILLE DE LOUIS XVI, PLUS TARD DUCHESSE D'ANGOULÊME.

(Musée de Löefstadt, Suède.)



Modèle d'une robe de la reine Marie-Antoinette envoyé par Axel de Fersen à sa sœur Sophie à Löefstadt.
(Musée National, Stockholm.)

Tabatière ornée d'une miniature représentant le comte Axel de Fersen.
(Appartient au marquis de Luppé.)

d'un Creutz que son roi sauve en lui rachetant cette magnifique argenterie commandée à l'orfèvre Auguste. Décor d'élégance et de luxe que restituent à Carnavalet, pour la première fois, les étonnants crayons de Poussin et de Mellan, de Watteau et de Lancret, de Boucher et de Saint-Aubin, conservés depuis deux siècles dans les calmes châteaux scandinaves.

Voici encore tous ces artistes suédois venus à Paris pour s'imprégner d'art et de goût : Lundberg, Hall, Lavreince, Roslin, Krafft, Sergel, Pasch, Haupt, Wertmüller, dont les œuvres sont le reflet vivant, ici comme à Stockholm, des préférences de ce séduisant Gustave III, le plus français de tous les rois d'Europe, que reçoit à Paris l'heureux et charmant baron de Staël.

A travers les proches nuées révolutionnaires, la reine Marie-Antoinette évoque les années heureuses, dans cet extraordinaire dessin de mode envoyé par Fersen à sa sœur, dans ce château d'Oestergoetland, d'où il n'est jamais sorti depuis cent cinquante ans. Un mystérieux destin en a rapproché ici pour quelques semaines cette lettre émouvante de l'ami resté fidèle qui annonce la mort de la reine, une autre lettre d'elle, la facture de la lourde berline de Varennes, les pistolets du voyage et cette décoration de l'ordre des Séraphins que portait Fersen le jour de son assassinat.

Quand s'apaisent un instant les grondements des victoires impériales, ces portraits, ce buste, ces miniatures, ces lettres semblent s'écarter devant la figure brune et busquée de Bernadotte : bravoure et intelligence, adresse et volonté ont guidé vers lui la chance avec le jeune et fougueux lieutenant Mörner qui enlève son acceptation. Une main a posé sur le bureau de l'Empereur ce parchemin soigneusement calligraphié que griffe la signature de Napoléon : un maréchal de France monte sur le trône de Suède...

L'exposition de Carnavalet impose ainsi à ses visiteurs des conclusions peut-être imprévues, du moins heureuses.

D'abord elle montre, contrairement aux idées généralement admises, que l'histoire des relations politiques s'est toujours accordée à celle des relations culturelles des deux pays ; elle prouve aussi que, à l'opposé des prévisions, les éléments de distance, de climat, de langue et de race n'ont ni empêché depuis longtemps, ni même restreint leurs échanges d'idées, de connaissances et de sentiments.

Bien au contraire, elle révèle leur ancienneté et leur continuité, en présentant tant d'objets et de documents qui démentent le mot fameux et cynique de Talleyrand : « On crée le fait en répétant qu'il existe... » L'amitié franco-suédoise existe depuis longtemps et il faut le savoir : le montrer, c'est mieux que ranimer les richesses assoupies de l'histoire, c'est expliquer aussi l'aide généreuse qui a été apportée depuis deux ans par la Suède à la France meurtrie et qui témoigne aujourd'hui qu'un passé magnifique n'est pas toujours un vain mot.

Les hallebardes qui figurent aux pages précédentes sont aux armoiries du comte Klass Tott.

Aux termes de la Constitution de 1634, quelques fonctionnaires suédois avaient le droit, pour marquer leur haute dignité, de se faire accompagner de trabans portant des hallebardes. Le comte Klass Tott fut accompagné par cette garde d'honneur durant ses ambassades à Paris, où il mourut en 1674.
(Arsenal de Copenhague.)

Claude III Audran (1650-1734).
Projet de décoration d'intérieur.
(Musée National, Stockholm.)

L'ÉCLAIRAGE PAR FLUORESCENCE

Deux procédés nouveaux ont été utilisés pour l'éclairage des stations : l'un éclairant la partie inférieure de la voûte, l'autre inondant la gare.

Les Parisiens qui ont l'habitude d'emprunter la ligne de Métro n° 9 (porte de Montreuil-Pont-de-Sèvres) ont eu dernièrement la surprise de constater que les stations Franklin-Roosevelt et Chaussée-d'Antin avaient été dotées d'un système d'éclairage nouveau. Les ampoules qui distribuaient jusqu'alors une lumière peu éclatante et désagréable viennent en effet d'être remplacées par des tubes fluorescents qui diffusent une clarté uniforme rappelant la lumière du jour. Ainsi la sensation d'éblouissement causée par les lampes échelonnées sur les quais a fait place à un éclairage reposant, bien que plus intense.

Ce système, qui satisfait le voyageur, a de plus un autre avantage qui n'est pas négligeable : celui d'être économique. On sait, en effet, que ces nouvelles sources lumineuses ont un rendement à peu près triple de celui des lampes à incandescence de même puissance.

Chaque quai a ainsi été doté de 17 tubes fluorescents qui émettent un flux lumineux total de 78.000 lumens, ce qui correspond à une intensité d'éclairage égale à celle que fourniraient 164 ampoules ordinaires.

Ce système nouveau, qui donne au voyageur l'illusion de déboucher dans une station à ciel ouvert, a de plus l'avantage de ne pas altérer les couleurs, ce qui donne un relief inusité aux affiches publicitaires dont sont recouvertes les voûtes des stations. Enfin, les lampes fluorescentes ont une vie moyenne d'une durée supérieure à celle des lampes à incandescence, ce qui réduit notablement la fréquence des remplacements et diminue par contre la main-d'œuvre nécessaire à l'entretien.

Deux compagnies différentes ont été chargées par la direction du Métropolitain d'équiper chacune une station, mais, bien que les appareils fournis par chacune d'elles soient quelque peu différents, le résultat est sensiblement égal. A la station Chaussée-d'Antin, des réflecteurs rabattent la lumière sur le quai et les bas côtés de la voûte, tout en éclairant par diffusion la partie supérieure ; tandis qu'à Franklin-Roosevelt la station tout entière est inondée d'un éclairage uniforme.

Quel que soit le procédé adopté par la Compagnie du Métropolitain, cette innovation lui attirera sans aucun doute les félicitations des usagers du Métro. Il suffit dès à présent d'entendre les exclamations des voyageurs lorsque la rame débouche dans une des deux stations nouvellement équipées pour en être convaincu. D'ici peu, si les essais se révèlent satisfaisants, ce nouveau système d'éclairage sera utilisé dans toutes les stations qui disposent du courant alternatif de 220 volts.

Photographies *France-Illustration*.

Le nouveau système donne au voyageur qui débouche d'un couloir mal éclairé l'illusion d'entrer dans une station à ciel ouvert.

LA VILLE DE PARIS EXPOSE SES AZALÉES

Chaque printemps, depuis 1855, les jardiniers de la Ville de Paris font surgir dans les serres d'Auteuil de merveilleux parterres d'azalées, dont les couleurs tendres et chatoyantes sont un véritable enchantement. Sous les verrières gorgées de chaleur, trois cent cinquante variétés épanouissent leurs corolles légères et fraîches, que de nombreux visiteurs viennent chaque jour admirer comme le font ces deux petites filles.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

PATRIE ET LITTÉRATURE

UN fait domine toute la vie littéraire depuis quelque dix ans : c'est que la littérature et la patrie se sont rapprochées dans une union réelle et féconde.

Sans doute, la littérature patriotique n'a jamais chômé. Mais il y avait longtemps qu'elle versait dans le factice et l'ennuyeux — osons dire le mot : dans le pompiérisme. L'accent de Ronsard, poète des malheurs de la France, ou celui de Hugo, auteur de *l'Année terrible*, tolèrent mal les succédanés. Les arguments pour exalter l'honneur d'être Français finissaient par tourner au poncif, comme Jean Paulhan en fait la remarque en tête du livre dont nous allons parler. « Il n'y a pas de pays mieux situé, qui se partage plus équitablement, dans l'ordre physique, entre mers, champs et montagnes — comme entre justice, ordre et liberté, dans l'ordre moral. C'est le pays qui sait unir l'épargne à la générosité et les granits bretons aux coteaux de la Touraine ; qui entend un jour les voix de Jeanne d'Arc et le lendemain les arguments de Diderot ; qui possède la tour Eiffel, et, dans le fond de chaque armoire paysanne, une petite lampe à huile. » Tout cela fournit aux Français des motifs d'être heureux et fiers, mais, comme Paulhan le remarque aussi, des motifs qui ne vont pas tous très bien ensemble. Si on a le goût de la lampe à huile, on ne tient pas la tour Eiffel pour une des merveilles du monde français. Et si Jeanne d'Arc exprime l'âme de la France, Diderot ne confirme point cette expression. Bien sûr, la France est le pays de la variété, mais si cette variété apparaît comme contradictoire, comment chanter son harmonie ? L'artifice et l'irréalisme où la littérature de la patrie était tombée tiennent à cette raison pour beaucoup.

Or, il s'est trouvé tout à coup que ces contradictions, si elles ne se sont pas effacées, ont perdu tout effet. Il s'est trouvé que des écrivains de tous les bords (du côté de Diderot et du côté de Jeanne d'Arc) ont pris ensemble le parti de la patrie. Ils l'ont fait sans rien changer à leur esprit et à leur tempérament. Ils ont pris ce parti parce qu'ils n'auraient pas pu faire autrement. Et ce qu'ils ont écrit n'est ni artificiel ni ennuyeux. C'est, au contraire, la littérature la plus vivante, la mieux animée d'un souffle ardent. Et c'est l'anthologie de cette littérature, écrite entre 1939 et 1945, que publient Jean Paulhan et Dominique Aury sous le titre *la Patrie se fait tous les jours* (Ed. de Minuit).

Le moment est bon pour que ce livre paraisse. La vie littéraire s'est, en quelques mois, fort repeuplée, et d'une société très composite. On voit des gens donner de la voix comme pour compenser le silence qu'ils ont dû garder un an ou deux depuis la libération, et dont ils font grand état. Comme si l'obligation de se taire ou d'écrire en cachette était si dure ! D'autres l'ont connue avant eux, parmi de plus grands risques. Il faut croire que l'occasion de l'héroïsme laisse de poignants regrets à ceux qui l'ont laissé échapper, puisqu'ils courent si bien après l'apparence de la remplacer. D'autres, moins compromis, mais qui pourraient être gênés par de longues équivoques, se dégagent de cet embarras avec une désinvolture bien parisienne. Il se fait d'aimables rencontres entre certains embonpoints revenus d'Amérique et certains notables qui n'ont pas trouvé leur fin dans les parages de Vichy. Faisons un rêve : le Tout-Paris qui partait en vacances à l'été de 1939 se retrouve comme si rien ne s'était passé. Et la courbe de la vie littéraire va repartir du même point.

On voit où cela mène, insensiblement. Certains écrivains qui comptaient alors, et qui n'ont pas voulu risquer de froisser leurs manchettes dans la bagarre, se sont tenus au large d'un terrain où les balles de mitraillettes eussent pu ricocher sur leurs stylographes. Ils ont mis à l'abri leur écritoire et tenu leur talent en réserve pour ce que l'avenir attendait d'eux — ou pour ce qu'ils attendaient de l'avenir. Ils sont revenus peu à peu, d'abord sur la pointe des pieds, et puis à visage découvert et la main tendue. Et, pour achever de se réintégrer, voici le propos qu'ils ne tiennent pas à haute voix, mais que, pour le moins, ils nous suggèrent.

« Nous fûmes, sans doute, longtemps absents. Mais, si d'autres ont écrit et publié durant notre éclipse, qui ne voit que ce furent des doublures, auxquelles nous avons bien voulu laisser le champ libre un moment ? Dans le tumulte de la bataille, cette littérature occasionnelle a pu faire illusion. On sait bien, au fond, que la valeur patriotique — incontestable, bien entendu — de ces braves auxiliaires a fait qu'on s'est mépris sur leur qualité littéraire. Leur mérite fut de circonstance. Mais ce qui s'appelle littérature, la vraie, la grande, est au-dessus de ces incidences de l'actualité. Quand les troubles de la guerre cèdent aux travaux de la paix, il appartient, n'est-ce pas, aux vrais écrivains de reprendre leur rang et de se regrouper, d'où qu'ils viennent : de la Résistance (mais qui n'en a pas été ?) ou de la Collaboration (mais qui avoue qu'il en fut ?) ; du hall de l'Hôtel du Parc ou du trottoir du Majestic, à moins que ce ne soit de la banlieue de Mexico. »

Ce propos ne prend sans doute pas encore une forme aussi précise. Cela reste à l'état d'insinuation plus diffuse, bien que l'intention en soit pressante et déterminée. Mais c'est pourquoi l'anthologie publiée par Jean Paulhan vient à son heure. On nous dit que c'est « le premier manuel de littérature engagée ». Et c'est la preuve que l'engagement ne nuit pas à la littérature.

Oh ! ce n'est pas que j'en ratifie la table des matières intégralement. Tel nom, que j'ai reconnu au passage, me fait souvenir que je l'ai vu au sommaire de la N. R. F. de Drieu La Rochelle avant qu'il surgît parmi les officiels de la Résistance littéraire... Mais, quoi, on sait que la Résistance a ceci de commun avec l'Evangile que les ouvriers de la onzième heure n'y sont pas les moins bien servis. Et ce qui compte surtout à mes yeux, c'est que ce recueil de textes français écrits dans les huit dernières années rassemble vraiment de beaux textes français, en vers et en prose. Et pas seulement des textes de belle langue, des morceaux de qualité littéraire authentique. Mais des textes dont le sentiment de la France, l'instinct de la France, pour ainsi parler, fait l'impérieuse nécessité. Et l'on voit par là que l'amour de la patrie est une des sources vives de la littérature à notre époque.

Est-ce à dire que nous fassions du dévouement à la France pendant la guerre et l'occupation une condition de la qualité littéraire ? Demandons-nous qu'on classe les écrivains français contemporains selon les services qu'ils ont rendus à la patrie en danger? Il y aurait là une confusion de valeurs à laquelle nous nous refusons, au contraire. Mais nous disons qu'un écrivain montre son excellence par l'exercice de sa pensée autant que par celui de sa langue. Or, dans les années tragiques où la vie de la France était en jeu, si un écrivain français a laissé dévier sa pensée à l'égard de la France et de son destin, il s'est diminué dans sa valeur morale. Ne dites pas que tout le monde peut se tromper. Une erreur comme celle-là donne à réfléchir sur la nature de l'homme qui l'a commise, et sur son autorité, s'il en avait une en littérature. Son talent peut toujours briller par des qualités de surface, nous sommes inquiets du caractère qu'il y a dessous. Or, jamais nous n'avons donné tant de prix au caractère, même et surtout chez les écrivains.

Il n'y a pas que des grands caractères dans l'anthologie de Jean Paulhan et de Dominique Aury. Ce serait trop beau. Mais c'est un rassemblement de cœurs orientés par l'amour de la France. Et cela se situe au premier plan de la littérature qui s'est faite dans les années où la France a failli mourir.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

MESSALINE
MALDONNE

ON ne voudrait pas trop se presser de dire que *Messaline* est une pièce manquée. M. Claude Vermorel a fait représenter, pendant l'occupation, une *Jeanne avec nous* qui ne valait pas seulement par une résonance d'époque ni par la curieuse figure de son interprète principale, mais par une passion interne, une ardeur contenue et cette éloquence, née de la sobriété, qui font les œuvres fortes, c'est dire qu'on y admirait la netteté du style, la pertinence du dialogue, et, si l'on pouvait objecter que l'auteur était porté par son sujet, il n'en restait pas moins qu'après Bernard Shaw et tant d'autres il avait su donner de la Pucelle une image sinon entièrement nouvelle, du moins singulièrement plausible et attachante.

Osera-t-on prononcer, après cela, qu'aucune de ces précieuses qualités ne se retrouve dans *Messaline* ? Assurément non. *Messaline* contient de bons passages, des répliques heureuses, ses intentions sont nobles. Elle nous présente un Claude et une Agrippine conformes à la fois à la vérité historique et à une vérité plus générale. Elle nous offre du parricide de Néron une explication ingénieuse. Elle se développe, enfin, suivant un scénario habilement construit et d'une perspective presque cinématographique, au bon sens du mot. Ainsi M. Claude Vermorel semblait avoir mis toutes les chances de son côté. Cependant, nous avons été déçus, et presque au delà des limites de la déception. Pourquoi ?

Il faut dire, tout d'abord, que la Messaline de M. Vermorel ne ressemble que superficiellement à l'impératrice folle de son corps dont Tacite et Suétone nous ont transmis la mémoire. De cette femme, M. Vermorel a fait une grande amoureuse, une âme généreuse, dont les débordements ont pour excuse le « plaisir de vivre ». Il a beau nous dire qu'il ne prétend pas lui donner raison. Son caractère se trouve dès lors en porte-à-faux, il ne correspond qu'à une vue de l'esprit, et Mme Suzy Prim, dont le talent est ici hors de cause, s'est vainement évertuée à donner de ce rôle ambigu une interprétation acceptable.

Le schéma du drame ne manquait cependant pas de vigueur tragique. Agrippine est de retour au palais impérial, après le naufrage de sa galère à Baies. Elle n'ignore pas que son fils est responsable de cet attentat et s'endort dans la crainte. Pendant son sommeil, sa vie passée se représente à ses yeux. Elle revoit cette Messaline qu'elle fit assassiner pour prendre sa place auprès de l'empereur Claude, son oncle. Or, le jeune Néron aimait la capiteuse Messaline, et c'est pour la venger que, dix ans plus tard, il enverra deux prétoriens tuer sa mère, tirée de son rêve sanglant.

M. Vermorel a voulu nous faire savoir que, ayant conçu sa pièce

en 1941, il avait pensé incarner en Messaline la IIIe République plus ou moins coupable et souillée, mais heureuse. Cette fantaisie symbolique n'aurait de valeur pour nous que dans la mesure où l'action s'en trouverait éclairée, sinon sublimée. Il n'en est rien, et l'attention du spectateur le plus bienveillant se perd dans un verbalisme sonore, où les personnages noient à l'envi les motifs de leurs actes. Car, si la conception du drame était intéressante, sa réalisation apparaît d'une extrême faiblesse.

Le plus curieux, dans ce fâcheux fiasco, c'est qu'il ne procède pas de ce qu'on appelle à l'écran le « découpage ». Il serait, je crois, possible de faire de *Messaline* une pièce attrayante, en respectant la progression dramatique adoptée par son auteur. Mais le dialogue serait à récrire entièrement. Car, presque à aucun moment, ce dialogue ne réussit à nous convaincre. Il est littéraire au pire sens du mot. Il regorge de vers blancs qu'on n'entend pas sans humeur ; à force de vouloir s'imposer par des formules bien frappées, il tombe dans la préciosité la plus funeste ; à force de vouloir faire image, il se satisfait d'à peu près désastreux, en sorte que M. Vermorel n'hésite pas à dire d'un de ses héros qu'il « louche de l'âme ». Est-ce pour être trop revenu sur son texte que l'auteur de *Messaline* l'a rendu aussi opaque ? Il est, en tout cas, impossible de le tenir pour un bon dialogue de théâtre, et l'on pense irrésistiblement à une tragédie en vers écrite par un bon élève de rhétorique et reprise, dix ans après, par un dramaturge trop complaisant au lycéen qu'il fut.

Les comédiens appelés à défendre cette œuvre difficile étaient soumis à une dure épreuve. On n'en a que plus de plaisir à complimenter M. Lucien Nat, qui a tracé de l'empereur Claude — un des personnages, il est vrai, les mieux venus de la pièce — une silhouette animée de la plus subtile intelligence. Mme Mary Marquet a, elle aussi, campé une Agrippine qui n'a pas oublié la Comédie-Française, ou plutôt la tragédie classique, mais pour n'en retenir que ses plus sûrs effets. Si Mme Suzy Prim est décevante, j'ai déjà dit qu'elle ne pouvait porter tout le poids de son échec. Quant à MM. Lucien Blondeau et Roger Karl, dans les rôles des affranchis Narcisse et Pallas, on regrette que leur talent n'ait pas eu, pour s'exercer, une meilleure matière.

La mise en scène de M. Douking ne va pas sans plaisantes surprises, avec quelque excès peut-être dans sa recherche de la nouveauté. Il a mis à profit le vaste plateau du théâtre Pigalle pour lancer dans les cintres de hautes colonnes, faites non pas d'un vague contre-plaqué, mais de véritables câbles qui, réduisant lesdites colonnes à leur squelette, sont évidemment de l'effet le plus moderne. L'ennui est qu'Agrippine — ou Claude, je ne sais plus au juste — touchant par mégarde une de ces colonnes, celle-ci a été saisie d'un tremblement caractéristique, à telle enseigne qu'on a pu évoquer Samson ébranlant les piliers du temple de Gaza. Et l'on se retenait de crier : « Attention ! Danger ! »

Un jeune auteur, M. Pierre Lafeychine, se manifeste avec *Maldonne* au théâtre La Bruyère. Maldonne ! Un titre inquiétant. La pièce l'est moins. Il s'agit d'une romancière célèbre, Agnès, qui se conduit dans la vie comme les héroïnes de ses livres. Elle prend des hommes et les rejette après leur avoir pris tout ce qu'ils pouvaient lui donner. Mais elle a une sœur, Geneviève, aussi pure — provisoirement — que romanesque. Un jour, Agnès prend un jeune secrétaire, Valentin, qui, plus malin que les autres, résiste à sa séduction très réelle. Bien mieux, Geneviève s'éprend du jeune homme et s'offre à lui sans détour. Agnès, bien entendu, se prend au jeu et n'aura pas de peine à triompher.

Il y a, dans cette pièce de débutant, une conviction touchante et une dose égale de naïveté. Le caractère d'Agnès marque un arbitraire désarmant. Du moins le dialogue va-t-il d'un train assez vif, et la jeunesse de M. Lafeychine autorise-t-elle quelque espoir. J'ajouterai que Mlles Françoise Vauclin et Claudine Laroque, dans le rôle des deux sœurs, ont donné la mesure des plus aimables qualités.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

QUATRE PAS DANS LES NUAGES

Une comédie sentimentale sans histoire d'amour : c'est déjà une gageure qui témoigne de l'originalité de ce film, et la gageure est gagnée. Ce voyageur de commerce, affligé d'une épouse acariâtre, qui se fait passer pour le mari d'une inconnue afin de faciliter sa rentrée au domicile paternel après une aventure malheureuse est bien différent des jeunes premiers professionnels, et n'en est que plus attachant. En même temps, ce film, qui date pourtant de 1942, inaugure la tendance du réalisme quotidien, qui triomphe dans le cinéma italien depuis la libération. C'est d'autant plus inattendu que le réalisateur n'est autre que celui auquel on doit cette grande machine pseudo-historique, parfaitement ridicule, qu'était *la Couronne de fer*. Le réveil du commis voyageur, ses mésaventures dans un train encombré, puis dans l'autocar fantaisiste rappelleront bien des souvenirs personnels à tous les banlieusards.

Les défauts mêmes du film, sa construction un peu bâclée, sa photographie imparfaite, l'absence de personnalité de l'actrice principale finissent par le servir en contribuant à accroître l'impression d'authenticité que procure un ton d'ironie courtoise et sympathique.

Le 15 juin 1946, à la suite de la signature des accords Blum-Byrnes, qui devaient entrer en application le 30 juin, la Fédération nationale du spectacle et des syndicats professionnels tenait une conférence de presse au cours de laquelle se faisait entendre une protestation unanime. Des profanes auraient pu croire qu'on ne pouvait juger le nouveau régime qu'à l'usage. Les gens du cinéma firent fi de pareille prudence : forts de leur compétence, ils se jugèrent en mesure de faire la leçon aux négociateurs et à la Direction générale du cinéma qui les avait documentés.

Aux applaudissements de toute l'assemblée, M. Frogerais, président du Syndicat des producteurs, annonçait : « Devant le péril qui menace notre industrie... organisons le Comité de défense du cinéma français. »

Ce comité de défense ne tint pas une seule réunion et ne paraît même pas s'être constitué.

Les accords Blum-Byrnes sont entrés en vigueur depuis neuf mois, et il est possible, maintenant, de les juger d'après leurs résultats.

Ils n'ont pas été strictement appliqués, surtout dans la région parisienne, où 10 % des salles n'ont pas passé de films français du tout et 25 % n'ont pas respecté le minimum de quatre semaines de films français par trimestre. Néanmoins, sur l'ensemble des écrans métropolitains, les films français ont occupé la moitié des semaines.

Alors que, selon les augures, la possibilité pour les films étrangers d'occuper neuf semaines sur treize devait produire le chômage d'un tiers de la corporation, en avril 1947 il y a plus de films en tournage qu'en avril 1946, ce qui donne à prévoir que la centaine de films de

Une scène caractéristique de « Quatre Pas dans les nuages ». Les voyageurs, descendus de leur autocar, félicitent le chauffeur qui vient d'apprendre l'heureuse naissance d'un fils.

long métrage tournés au cours de 1946 sera atteinte, sinon dépassée, en 1947. Et ce en dépit d'une menace de grève des producteurs et alors qu'à Hollywood le nombre des nouveaux films est en réduction sensible.

Si la quantité de la production n'a pas diminué, en revanche la qualité donne des inquiétudes, s'il est permis de la juger objectivement d'après les bandes terminées et le budget des autres. Y a-t-il là incidence des accords Blum-Byrnes ? Non, dans la mesure où ceux-ci ont été critiqués par les professionnels. Peut-être, dans la mesure où un quota, même faible, est établi. En effet, les recettes d'un film moyen pour la France étant de l'ordre de 12 à 15 millions pour le producteur, celui-ci sera tenté, à partir du moment où il sait qu'un certain nombre de films français (quarante-huit selon les uns, quatre-vingts selon les autres) doivent obligatoirement passer sur les écrans, de réaliser n'importe quel navet qui coûtera moins de dix millions. Tandis que le film dont le budget dépasse 20 millions ne peut espérer s'amortir que par la vente à l'étranger, qui n'est possible qu'à partir d'une certaine qualité artistique. On voit donc mieux maintenant quelles auraient été les conséquences du renforcement du quota réclamé unanimement par les intéressés lors de la réunion du 15 juin.

DESTRUCTION DE LA BASE D'HÉLIGOLAND

Une modification de dernière heure nous a fait omettre les légendes des photographies que nous avons publiées à la page 408 de notre dernier numéro. Les documents que nous reproduisions montraient : en haut, l'éclatement des 7.000 tonnes d'explosifs emmagasinés dans les souterrains de l'île (dont la mise en place avait été étudiée dans notre numéro du 19 avril) ; en bas, ce qui restait de la base fortifiée d'Héligoland au lendemain même de l'explosion.

COURRIER MUSICAL

ehudi Menuhin, Hephzibah Menuhin

Yehudi Menuhin nous est revenu. Ses ux séances de sonates données au théâtre s Champs-Elysées ont servi, en quelque rte, de présentation à Paris pour la jeune aniste Hephzibah Menuhin, sœur du violo- iste et, comme lui, ex-enfant prodige.

Qu'y a-t-il à dire de celui qu'on sur- omma, voilà bientôt vingt ans, le « Mozart oderne », quand, n'ayant pas encore atteint dixième année, il parut pour la première ois devant le public français, bouleversant auditoire et Georges Enesco lui-même — on partenaire dans le concerto à deux vio- ons de Bach — par son extraordinaire et récoce génie musical ? Bien simplement que petit prodige d'autrefois reste un des grands iolonistes d'aujourd'hui. Et, si ce grand vio- oniste est maintenant un homme, un homme out jeune encore sans doute, mais un omme adulte, nous n'avons pas à exiger de ui qu'il renouvelle un éternel miracle. En leine possession d'un art complet, solide et nûr, Menuhin s'est montré son propre égal ans l'exécution périlleuse de l'étonnante et omplexe sonate pour violon seul de Bartok, omme dans celles pour piano et violon de Mozart, Schumann et Brahms. La pureté de on, l'exquise légèreté du virtuose sont trop élèbres pour les rappeler ici, encore qu'elles ous ravissent toujours. Ce qui, par contre, eut surprendre, c'est l'interprétation que le nusicien donne à des œuvres du répertoire abituellement traduites de tout autre ma- ière par nombre d'exécutants. Discrétion, éserve, tact poussé à l'extrême sont la domi- ante de l'interprétation des deux Menuhin. Eclat, brio, passion semblent volontairement bolis. La musique ainsi distillée y gagne n transparence, en clarté linéaire : elle y erd peut-être en séduction. Faut-il voir dans ette nouvelle manière un vouloir de « bon oût », une sorte de réaction salutaire contre oute manifestation excessive des sentiments ont se virent trop souvent accusés les vir- uoses d'Amérique, mais qu'ils entendent ujourd'hui bannir de leur style musical ? 'est un nouveau problème de l'interpréta- ion que nous posent avec Menuhin maints rtistes d'outre-Atlantique.

Hephzibah Menuhin suit en tous points 'ehudi Menuhin. Tous deux offrent, bien ntendu, la plus parfaite homogénéité d'exé- ution, et la jeune sœur est l'exact reflet du rand frère. N'oublions pas, cependant, u'elle est aussi une grande pianiste, au alent affirmé que déjà promettaient les dons e la petite fille jouant, à six ans, derrière n rideau et plus chaleureusement applaudie ue les plus grands.

Entre les deux concerts Menuhin, Charles yroulnik n'a pas craint de donner un récital e violon qui le classe parmi les plus riche- ent doués de la jeune génération. Il mérite s succès qu'il recueille ; de plus grands, e plus nombreux encore l'attendent, sans ul doute.

L. Maurice-Amour.

SOLEILS

TOME I

SOMPTUEUX OUVRAGE PÉRIODIQUE

ARTS · THÉATRE · MUSIQUE
POÉSIE · LITTÉRATURE

124 pages, 56 en couleur
FORMAT 27 x 37

350 FRS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ARTS ET MÉTIERS GRAPHIQUES
18, Rue Séguier, PARIS VI•

LES VENTES

HOTEL DROUOT

MERCREDI 7 MAI

alles 5 et 6 : Succession Mme Tinardon. eaux meubles XVIII•, obj. d'art Extrême- rient, tapisseries, tapis... M• RHEIMS.

PETITES CHRONIQUES

Le Goûter, *une des quatre gravures de Bonnet adjugées 79.000 francs par Me D.-H. Baudoin ; expert : M. Maurice Rousseau.*

GRAVURES ANCIENNES DE FRANCE

L'expert Maurice Rousseau prépare avec divers commissaires-priseurs de très belles ventes de gravures anciennes de France pour finir la saison.

Quand les gravures anciennes sont exceptionnelles, elles peuvent être chères, mais quand elles sont courantes (ce qui n'exclut pas leur qualité) on peut s'en faire une excellente collection à bon compte. Cela donne le ton à un intérieur et vaut mieux que de mauvais tableaux.

L'Indiscrétion de Janinet, d'après Lawrence, a été payée 125.500 francs à l'Hôtel Drouot en mars 1943 parce que c'était un deuxième état sur trois *avant le titre,* et qui provenait de la collection Goncourt. La *Promenade au jardin du Palais-Royal* de Debucourt est montée à 57.000 francs (frais compris) en décembre 1942 parce qu'elle contenait encore la faute « emprimé » au lieu d' « imprimé », qui a été corrigée dans l'état définitif. La *Grande Pastorale* n° 602, d'après J.-B. Huet, a fait 51.000 francs le 1er mars 1945 parce que c'est une des œuvres capitales, d'ailleurs peu répandue, de Demarteau l'aîné. Les quatre pendants de L.-M. Bonnet, *le Déjeuner, le Goûter, le Souper* et *le Dîner,* ont été adjugés 79.000 francs dans la même vente parce qu'il est très rare de trouver réunies ces quatre gravures.

Les hautes enchères sont donc toujours motivées.

Beaucoup moins rares, les épreuves suivantes se sont naturellement traitées dans des conditions plus abordables au cours de la dernière vente de Me Etienne Ader et de M. Maurice Rousseau : *le Pont de bois* et *Mercure et Argus,* deux eaux-fortes de Claude Lorrain, deuxièmes états sur trois, la seconde avant les retouches, 3.600 et 1.700 francs; *Jeune Femme de face, une rose dans les cheveux* de Demarteau l'aîné, 550 francs ; *The Milk Woman* de L.-M. Bonnet, manière du dessin aux crayons de couleurs, rognée à l'ovale, 2.000 francs; *le Fruit de l'amour secret,* eau-forte, d'après P.-A. Baudoin, gravée par Voyez junior, trace de pli, 900 francs ; *le Chiffre d'amour,* d'après J.-Honoré Fragonard, gravée par De Gouy, très belle épreuve en bistre, 380 francs; *la Belle Grecque,* d'après Lancret, gravée par G.-F. Schmidt, deuxième état, 450 francs; *Déclaration de la grossesse,* par Moreau le jeune, gravée par P.-A. Martini, très belle épreuve du cinquième état, 700 francs; *les Amusements de Cythère,* d'après Antoine Watteau, gravée par Surugue, troisième état, 400 francs.

Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses...

A. F.

BIBLIOGRAPHIE

Le Retour à la paix

Après avoir examiné les guerres qu'entreprirent la Royauté, la Révolution et l'Empire et les traités de paix qu'ils signèrent avec plus ou moins de bonheur, Henry Lepeytre, dans *le Retour à la paix* (Fayard), s'étend sur le vrai siècle de progrès qui commence en 1815 pour se terminer en 1914, siècle de libéralisme qui « a transformé le monde par un ensemble d'inventions qui paraissent tenir du miracle ». La paix fut effective durant trente-trois ans (1815-1848), puis ce ne furent que guerres et armistices successifs. Aujourd'hui peut-on parler de paix après tous les scandales et les trafics qui compromettent politiciens, fonctionnaires, magistrats et financiers ? Puisse le grand résistant que demeure Charles de Gaulle ramener la paix que nous ne retrouverons qu'avec la vraie liberté, la vraie fraternité et... la moralité !

Mon journal dans la drôle de paix

Jean Galtier-Boissière, dans *Mon journal dans la drôle de paix* (la Jeune Parque), décrit, avec la vigueur qu'on lui connaît, les événements qui commencent en septembre 1945 pour se terminer en septembre 1946. C'est de l'histoire bien vivante, qui fourmille d'anecdotes et d'historiettes savoureuses. Nous retrouvons dans ce livre les scandales, les procès, les luttes électorales d'hier — combien sont-ils déjà loin de nous ! Un livre de Galtier-Boissière, « c'est du Saint-Simon », a dit Marcel Pagnol ; aussi ne se résume-t-il pas. L'auteur fustige. Il a beaucoup d'amis, autant d'ennemis ; mais il dit tant de vérités, et celles-ci blessent seules.

H. de M.

L'esprit français contemporain

M. Léon Treich vient de publier, aux Editions de Paris, un ouvrage fort agréable sur l'esprit français contemporain. L'auteur a réuni, en les classant, si l'on ose dire, par « profession », les mots spirituels et les traits d'esprit prononcés par les personnalités le plus en vue, tant du monde des arts, des lettres, du cinéma et du théâtre que de celui de la politique et de la diplomatie. Ces reparties à l'emporte-pièce ou teintées de mélancolie nous dévoilent souvent un aspect inattendu du caractère de ceux qui les ont prononcées, ce qui n'est pas un des côtés le moins attrayants de cet ouvrage.

HISTOIRE

Mémorial de la terre de France

« Flandre, Hainaut, Artois, Picardie ! Leurs noms ont résonné longuement et souvent dans l'histoire de nos armées ! Y a-t-il un pays au monde dont le passé soit aussi riche de hauts faits de guerre ? Ainsi parlaient d'elles nos chroniqueurs du moyen âge : le sol de ces quatre vieilles provinces en porte le témoignage, car il ne s'y trouve pas un coin de terre auquel ne se rattache quelque souvenir de bataille. Cette butte que nous gravissons aisément et d'où la vue s'étend si loin qu'on peut dénombrer cent clochers émergeant dans l'immensité des cultures ; ce petit boqueteau qui enserre les eaux calmes d'un étang bourbeux; ce ruisseau au cours lent, traçant dans la plaine un sillon sinueux, qu'accompagne un long cortège d'arbres, tous ces paysages familiers de nos provinces du Nord ont été le théâtre de scènes de combat, glorieuses ou désespérées. Tous rappellent l'énergie, la vaillance, la ténacité qu'il a fallu à nos pères pour créer et maintenir la France. »

Nul mieux que le général Doumenc, commandant en temps de paix notre frontière du Nord, n'était plus qualifié pour écrire l'histoire militaire des cinq siècles qui ont précédé le nôtre ; en retraçant les vicissitudes du passé, il a su mettre en évidence leurs causes. « Connaître l'histoire guerrière de nos provinces, c'est puiser à la bonne source un élixir de foi et d'énergie. »

ERRATUM

Une erreur matérielle, dont nous nous excusons, nous a fait transposer, dans la *Semaine du monde* de notre numéro du 12 avril, le cliché représentant M. Bollaert quittant l'aérodrome d'Orly et celui qui montrait M. Naegelen à sa descente d'avion à Maison-Blanche, en Algérie.

LE TROISIÈME NUMÉRO DE

France
ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

PARAITRA LE 15 MAI

Sommaire :

UN COMPLOT CONTRE BONAPARTE
Récit historique de Jules BERTAUT

LE SILENCE EST D'OR
Scénario original de René CLAIR

L'APOLLON DE BELLAC
Pièce en un acte de Jean GIRAUDOUX
Mise en scène sous le titre

L'APOLLON DE MARSAC

NOUVEAUTÉS

JEAN GIRAUDOUX

L'APOLLON DE BELLAC

Pièce en un acte
illustrée par Mariano Andreu

Un vol. 90 fr.

C. F. RAMUZ

NOUVELLES

Un vol. 135 fr.

GRASSET

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE,
CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

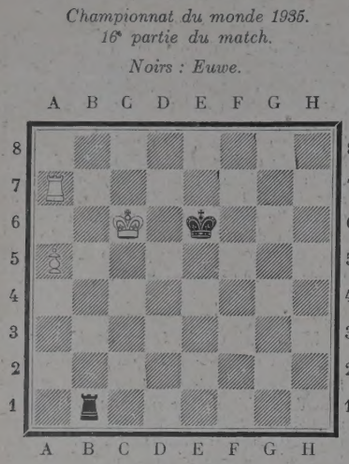
JUN 1 9 1947

LES ÉCHECS (N° 28)

Solution de l'étude n° 29,
par Grigorieff.

Championnat du monde 1935.
16e partie du match.

Noirs : Euwe.



Blancs : Alékhine.
Aux blancs à jouer.

Alékhine joua 1. Ta7-h7?, ce qui est une faute, car Euwe aurait pu faire nulle par 1. ..., Tb1-a1 ! — 2. Rç6-b6 (si 2. Th7-h5, Ta1-ç1† et, comme la tour blanche ne peut pas s'interposer sur b5 ni ç5 parce que les noirs échangeraient les tours, il ne reste au roi blanc, comme refuge contre les échecs, que é8 ou a7, ce qui permet une défense facile). 2 ..., Ré6-d6 ! — 3. a5-a6, Ta1-b1†. — 4. Rb6-a7, Rd6-ç6 nulle.

Mais sur 1. Ta7-h7 ? Euwe commit à son tour la faute de jouer 1 ..., Tb1-ç1† ? et perdit ensuite à coups forcés : 2. Rç6-b7!, Tç1-b1† (si 2. ..., Tç1-a1. — 3. a5-a6, Ré6-d6. — 4. a6-a7 gagne. Les noirs ne peuvent plus forcer le roi blanc à passer devant son pion, ce qui bloquerait la marche de ce dernier). — 3. Rb7-ç8!, Tb1-ç1† (3. ..., Tb1-a1. — 4. a5-a6 et si T×P. — 5. Th7-h6† gagne la tour). — 4. Rç8-b8!, Tç1-b1†. — 5. Th7-b7, Tb1-a1. — 6. Tb7-b6†, Ré6-d5. — 7. a5-a6, Rd5-ç5. 8. Rb8-b7, Ta1-h1. — 9. Tb6-ç6† et la menace 10. a6-a7 força les noirs à abandonner.

Dans la position du diagramme, le jeu correct, par lequel les blancs peuvent forcer la victoire, est :

1. a5-a6!, Tb1-a1 (si 1. ..., Tb1-ç1†. — 2. Rç6-b7, voir plus bas). — 2. Ta7-a8! (menace 3. a6-a7. On sait que la position : tour blanche a8, pion blanc a7, tour noire a1 est gagnée, sauf si le roi noir est sur g7, h7 ou près du pion, par exemple ç7). 2. ..., Ré6-f7! (si 2. ..., Ta1-ç1†. — 3. Rç6-b5, Tç1-b1†. — 4. Rb5-ç4, Tb1-ç1†. — 5. Rç4-b3, Tç1-a1. — 6. a6-a7, Ré6-f7 ou d7. — 7. Ta8-h8 !, Ta1×a7. 8. Th8-h7† gagne la tour). — 3. Rç6-b6! (et non 3. a6-a7 ?, Rf7-g7 ! nulle, car si le roi blanc essaie de défendre son pion pour libérer sa tour, la tour noire le poursuit par des échecs contre lesquels il n'y a pas de refuge à proximité du pion. C'est pourquoi le roi blanc se ménage maintenant le refuge de la case a7 contre les échecs). 3. ..., Ta1-b1†. — 4. Rb6-a7, Rf7-é7. — 5. Ta8-b8, Tb1-a1 (5. ..., Tb1-h1. — 6. Ra7-b7, Ré7-d6 ou d7. — 7. a6-a7 gagne). 6. Ra7-b7, Ta1-b1† (6. ..., Ré7-d6 ou d7. — 7. a6-a7 gagne). 7. Rb7-a8!, Tb1-a1 (ou h1). — 8. a6-a7, Ré7-d6 (8. ..., Ré7-d7. — 9. Ra8-b7, Tb1†. — 10. Rb7-a6, Tb1-a1†. 11. Ra6-b6, Ta1-b1†. — 12. Rb6-ç5 gagne). 9. Ra8-b7, Ta1-b1†. — 10. Rb7-ç8, Tb1-ç1†. 11 Rç8-d8, Tç1-h1. 12. Tb8-b6† (et non 12. Rd8-é8?, Th1-h8†. — 13. Ré8-f7, Th8-h7† et T×P nulle). 12 ..., Rb6-ç5. — 13. Tb6-ç6†!!, Rç5-b5 (si 13. ..., R×T. — 14. P : D† gagne). — 14. Tç6-ç8, Th1-h8†. — 15. Rd8-ç7, Th8-h7†. — 16. Rç7-b8 gagne.

Revenons au diagramme.

1. a5-a6 !, Tb1-ç1†. — 2. Rç6-b7 gagne. Exemples :

A) Si 2. ..., Tç1-b1†. — 3. Rb7-ç8, Tb1-a1. 4. Ta7-h7!, Ré6-d6 (4. ..., T×P. — 5. Th7-h6†). — 5. a6-a7, Rd6-ç6. — 6. Th7-ç7†, R joue. — 7. Rç8-b8 gagne.

B) Si 2. ..., Ré6-d6. — 3. Rb7-b8, Tç1-a1. — 4. Ta7-h7!, Ta1-b1†. — 5. Th7-b7, Tb1-h1. — 6. Tb7-ç7! (et non 6. a6-a7?, Th1-h8 mat). 6. ..., Th1-b1† (6. ..., Th1-h8†. — 7. Rb8-b7, Th8-h1. — 8. a6-a7, Th1-b1†. — 9. Rb7-ç8 gagne). — 7. Rb8-ç8, Tb1-a1 ou h1. — 8. a6-a7 gagne.

C) Si 2 ..., Ré6-d5. — 3. Rb7-b8, Tç1-a1 (3. ..., Tç1-ç6. — 4. Ta7-d7†, Rd5-é6. — 5. Td7-h7!). — 4. Ta7-d7†, Rd5-é6 (4. ..., Rd5-ç6. — 5. Td7-ç7† et 6. a6-a7). — 5. Td7-h7!, Ta1-b1†. 6. Th7-b7 gagne.

D) Si 2. ..., Ré6-d7. — 3. Rb7-b8† Rd7-d8! — 4. Ta7-h7, Tç1-b1†. — 5. Th7-b7, Tb1-ç1. — 6. Tb7-b2 (et non 6. a6-a7?, Tç1-ç8 mat). 6. ..., Tç1-ç8†. — 7. Rb8-b7, Tç8-ç7†. — 8. Rb7-b6, Rd8-ç8. — 9. Tb2-h2 gagne.

E) Si 2. ..., Tç1-h1. — 3. Ta7-a8, Ré6-d7 (3. ..., Ré6-d6 ou d5. — 4. a6-a7). — 4. a6-a7, Th1-b1†. — 5. Rb7-a6, Tb1-a1† (si 5. ..., Rd7-ç7. — 6. Ta8-ç8†!, R×T. — 7. P : D† gagne). — 6. Ra6-b6, Ta1-b1†. — 7. Rb6-ç5, Tb1-a1 (7. ..., Tb1-ç1†. — 8. Rç5-d4 et, après épuisement rapide des échecs, la tour noire doit venir à a1, sur quoi Ta8-h8 gagne). — 8. Ta8-h8!, Ta1×a7. — 9. Th8-h7† gagne la tour.

F) Si 2. ..., Tç1-a1. — 3. Ta7-a8, Ré6-d6. — 4. Ta8-d8†, Rd6-é7 (sinon 5. a6-a7). — 5. Td8-d5, Ta1-b1†. — 6. Rb7-ç6, Tb1-a1. — 7. Rç6-b6, Ré7-é6. — 8. Td5-a5, Ta1-b1†. — 9. Ta5-b5 gagne.

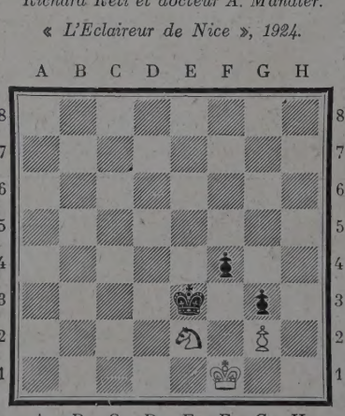
Revenons encore une fois au diagramme.

Si c'était aux noirs à jouer, ils feraient nulle par 1 ..., Tb1-ç1†. — 2. Rç6-b7, Ré6-d7. — 3. Rb7-b8†, Rd7-d8. — 4. Ta7-h7 (4. a5-a6, Tç1-ç8†. — 5. Rb8-b7, Tç8-ç7† et Tç7×a7 nulle. Ou si 4. Ta7-b7, Tç1-ç8†. — 5. Rb8-a7, Tç8-ç1 et Rd8-ç8 ou ç7 nulle) 4. ..., Tç1-a1! — 5. Th7-h5, Ta1-b1†. — 6. Rb8-a7, Rd8-ç7. — 7. Th5-ç5†, Rç7-d7 nulle. Même si le pion arrive en a7, le roi blanc empêchera finalement sa promotion en obstruant la case a8.

Etude n° 30.

Richard Réti et docteur A. Mandler.

« L'Eclaireur de Nice », 1924.



Les blancs jouent et gagnent.

Un cavalier de plus doit facilement gagner, est-on tenté de penser au premier abord. Eh bien, essayez de gagner, et vous verrez que ce n'est pas si facile !

Le roi noir interdira longtemps la case é2 au roi blanc et le cavalier ne devra pas trop s'éloigner des pions à cause de la menace constante f4-f3 échangeant le dernier pion blanc et faisant nulle.

André Chéron.

PHILATÉLIE

L'ORIGINE DU CROISSANT TURC

Tous les philatélistes connaissent le traditionnel croissant qui figure sur la plupart des timbres de Turquie depuis 1865. Mais quelle est l'origine de cet emblème ?

Les historiens sont partagés.

D'après certains, il proviendrait d'un phénomène qui se produisit en 1453, au cours de la nuit du 22 au 23 mai, où la ville de Byzance tomba au pouvoir des troupes de Mahomet II. Cette nuit-là, la lune montra d'abord son disque plein sur un ciel très pur, mais peu à peu s'amoindrit jusqu'à présenter l'apparence d'un simple croissant. L'éclipse (confirmée par des calculs postérieurs) aurait commencé au moment de l'assaut et se serait terminée dès que la victoire des Turcs fut assurée. Ceux-ci arborèrent alors le croissant sur leurs étendards.

Cette version ne paraît guère acceptable, car on voit d'après d'anciennes médailles que le croissant était déjà l'emblème de Byzance. Elle l'aurait adopté, d'après quelques auteurs, lors du siège de la ville par Philippe de Macédoine, en 340 avant Jésus-Christ, parce qu'une éclaircie lunaire aurait averti les habitants d'un commencement d'attaque. On trouve d'ailleurs le croissant dans l'antiquité grecque, ornant le front d'Astarté, la Vénus syrienne, et celui d'Artémis ou d'Hécate.

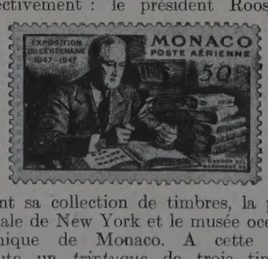
Il semble, de toute manière, qu'il s'agisse d'un symbole religieux évoquant la lune.

En outre, un savant danois a démontré que les Turcs avaient adopté le croissant bien avant le siège de 1453, car il figurait déjà au XIIe siècle au bout des hampes d'étendards des « Jani Tscheri » ou janissaires. Les peuples de l'Asie centrale, dont les Turcs sont issus, figuraient le dieu Méen, époux de la déesse Soleil, sous les traits d'un jeune homme portant au cou un croissant de lune, ou même, plus simplement, sous la forme de ce croissant, avec une étoile entre les cornes.

NOUVELLES DE MONACO

Une importante émission est actuellement préparée à Monaco. La pièce de résistance est constituée par un bloc-feuillet de 200 + 300 francs, destiné à commémorer le vingt-cinquième anniversaire de l'avènement du prince Louis II.

En outre, six timbres spéciaux de poste aérienne doivent rappeler la participation de la Principauté à l'exposition du centenaire du premier timbre américain, qui se tient à New York du 17 au 25 mai. Une série de faible valeur faciale est composée des 50 c., 1 fr. 50 et 3 francs, représentant respectivement : le président Roosevelt



devant sa collection de timbres, la poste centrale de New York et le musée océanographique de Monaco. A cette série s'ajoute un *triptyque* de trois timbres correspondant au port d'une lettre par avion à destination des Etats-Unis : il réunit un 15 francs de très grand format — vue de Manhattan et statue de la « Liberté éclairant le monde » — un 10 francs à l'effigie du prince Louis, et un autre 10 francs, du même format que le 15 francs — le port de Monaco vu d[u] château princier.

Ces timbres ont été dessinés par Pierr[e] Gandon, gravés par Piel, Dufresn[e] Mazelin, Mumei, Barlangue et Feltess[e] et imprimés par l'Atelier du timbre [à] Paris. La vente est effectuée par souscrip[tion], les collectionneurs ne pouvan[t] acquérir au maximum que deux blocs [de] deux séries, suivant les modalités hab[i]tuelles de l'Office des émissions.

Jacques Bellay.

Le Spécialiste du beau timbre...
— Timbres rares non dentelés tous pays —
P. BELLION, *Expert.*
12, *rue Lavoisier* - PARIS (8e) - Tél. ANJou 30-7
Vient de paraître : CATALOGUE ILLUSTRÉ des Timbr[es] de France 1947. *Franco* : 30 f

UN CADEAU de GOUT est SIGNÉ
GERFAUX
MAISON FONDÉE EN 1851
EN VENTE DANS LES MEILLEURES MAISONS DE BIBELOTS D'ART
GROS : 5, rue des Haudriettes, PARIS-IIIe
Téléphone : ARChives 34-20

AVIS FINANCIER

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 Janvier 1947

A la situation au 31 janvier, les comptes de chèques et les comptes courants progressent ensemble de 878 millions, les banques [et] correspondants de 1.399 millions et les créditeurs divers de 990 millions.

Ces mouvements ont leur contre-partie, [d'un] l'actif, dans les banques et correspondants, [le] portefeuille effets et les comptes courants, qui apparaissent respectivement en augmentation de 1.045, 810 et 1.166 millions.

HOTELS et VILLÉGIATURES

PARIS

HL LOUVOIS 200 ch[ambres] av. bain
1, r. Lulli (sq. Louvois) - PARIS (2e)

JURA

FÊTES de PENTECOTE à NANTUA
LAC - MONTAGNES - FORÊTS
Bon accueil - Cuisine excellente
à l'HOTEL de LYON (Tél. n° 32

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies des femmes. Maladies des enfants
Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE

A VENDRE voit. Delahaye 20 CV, état n[euf] ayant peu roulé, 3 carburat., 2 pn. sec[ours] carross. luxe. BOT. 67-51.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

BELLES PROPRIÉTÉS EN TOURAINE
Agrément et rapport. Affaires sérieusement sélectionnées de 1 à 10 millions. - CENTRE AGENCE, 12, r. de Bordeaux, TOURS. Tél. 52-82

Cherche appt., 7 p. pples, gde récep., 2 s. de b. Monceau, Auteuil, Passy, Ecole militaire, Neuilly. Reprise indiff. Ecr[ire] 1re lettre : De Bussy. Pub. LEROY, 5 *bis* bd Italiens, PARIS.

DEMEURE ANCIENNE St. Louis XVI 60 km. Paris, excel. état conf., 20 ha. RIVIÈRE CANOTABLE, PÊCHE CHASSE, PLANS et PHOTOS. Prix à débat[tre] AUZOUX-DESEYNE, 165, bd Haussmann

A SAISIR BAR GRILL-ROOM Champs-Elysées, 30.000 p. j., installat. 1er ordre 7.800.000
SAUTIER 94, bd Sébastopol Tél. : Arc. 97-84

PYRENE PP

Protection contre L'INCENDIE

Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE - SEINE

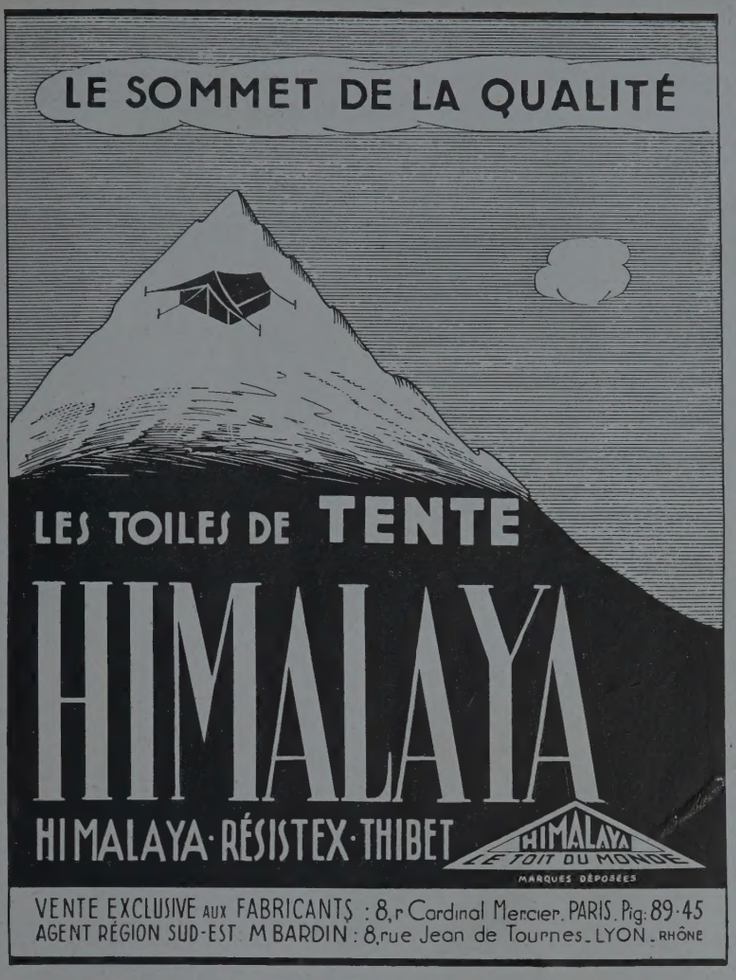
OPÉRA 22-97
Georgette Léné
haute Mode
22, R. GODOT DE MAUROY

773 ELVINGER

Si vous fumez...

DENTIFRICE
NICOTA
A BASE D'OXYBENZOPYRIDINE

LE SOMMET DE LA QUALITÉ



LES TOILES DE **TENTE**
HIMALAYA
HIMALAYA · RÉSISTEX · THIBET
HIMALAYA LE TOIT DU MONDE
MARQUES DÉPOSÉES

VENTE EXCLUSIVE AUX FABRICANTS : 8, r Cardinal Mercier. PARIS. Pig. 89-45
AGENT RÉGION SUD-EST M BARDIN : 8, rue Jean de Tournes - LYON - RHÔNE

Voyages de Propagande

Jours	TOUT EN AUTOCAR	Prix
1	LISIEUX-DEAUVILLE (Transport A.R.)	895 fr.
2	NORMANDIE, plages de débarquement	2.650 fr.
2	LA BELGIQUE, ses villes d'art	3.960 fr.
2	LES CHATEAUX de la LOIRE	3.150 fr.
3	MONT-ST-MICHEL, plages de débarquement	4.100 fr.
3	VOSGES, ALS.-LORRAINE	5.265 fr.
7	CIRCUIT INÉDIT des îles de l'Atlantique	11.000 fr.
7	TOUTE LA BRETAGNE	10.450 fr.
7	DAUPHINÉ, SAVOIE, MONTS DU JURA	11.200 fr.
8	VOSGES, ALS.-LORRAINE, DAUPHINÉ, SAVOIE	13.800 fr.
10	PYRÉNÉES, Cte-BASQUE, AUVERGNE, LANDES	14.500 fr.
11	PROVENCE, 1 semaine Côte d'Azur, ALPES, SAVOIE	15.000 fr.

Et nombreux autres circuits.

TRAIN, AUTOCAR, BATEAUX

3	WEEK-END A LONDRES	7.800 fr.
4	LA SUISSE (lac Léman)	6.000 fr.
4-5-6	LA HOLLANDE, circuit exceptionnel de Pâques	6.800 fr.
6	LOURDES, LES PYRÉNÉES	5.600 fr.
10	ALPES, COTE D'AZUR (route du littoral)	9.250 fr.
10	TCHÉCOSLOVAQUIE (Bohême et Moravie)	18.720 fr.

PROMENADES EN AVION

BAPTÊMES DE L'AIR	500 r.
CHATEAU DE VERSAILLES	800 fr.
LA VALLÉE DE CHEVREUSE	1.400 fr.

Brochure illustrée gratuite sur demande.
COMPAGNIE FRANÇAISE de TOURISME
14, boulevard de la Madeleine, PARIS-8e
Téléphone : OPÉra 97-93

COGNAC ROUYER
MAISON ROUYER-GUILLET ET Cie FONDÉE EN 1801

IL VOUS FAUT UNE NOUVELLE

RELIURE MOBILE "ACLÉ"

(Bte France et Étranger)

POUR

CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

France ILLUSTRATION

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre **196** fr. **50**

N° 8 : pour 1 semestre **202** fr. **50**

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures
la paire . . . . . **11** fr. **50**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
pour **1** reliure . . . . . **45 fr. 50**
pour **2** reliures. . . . . **60 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL)
POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

JUN 19 1947

SAGESSE ANCIENNE, ESPRIT NOUVEAU

Mettre le pied à l'étrier

L'étrier grâce à qui le cavalier, droit sur la selle, vaincra toutes les résistances !... Son ombre, dans l'espace, où se dessinent les traces de l'homme, est guidée par l'ombre attirante de la Fortune... Le carré d'as, c'est la chance prédite au voyageur résolu et qui fera réussir toutes ses entreprises...

UNIC CHAUSSURES D'HOMMES

PRODUCTION DES USINES
FENESTRIER
ROMANS, DRÔME (DAUPHINÉ)

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947.
Imprimeur nº 33.